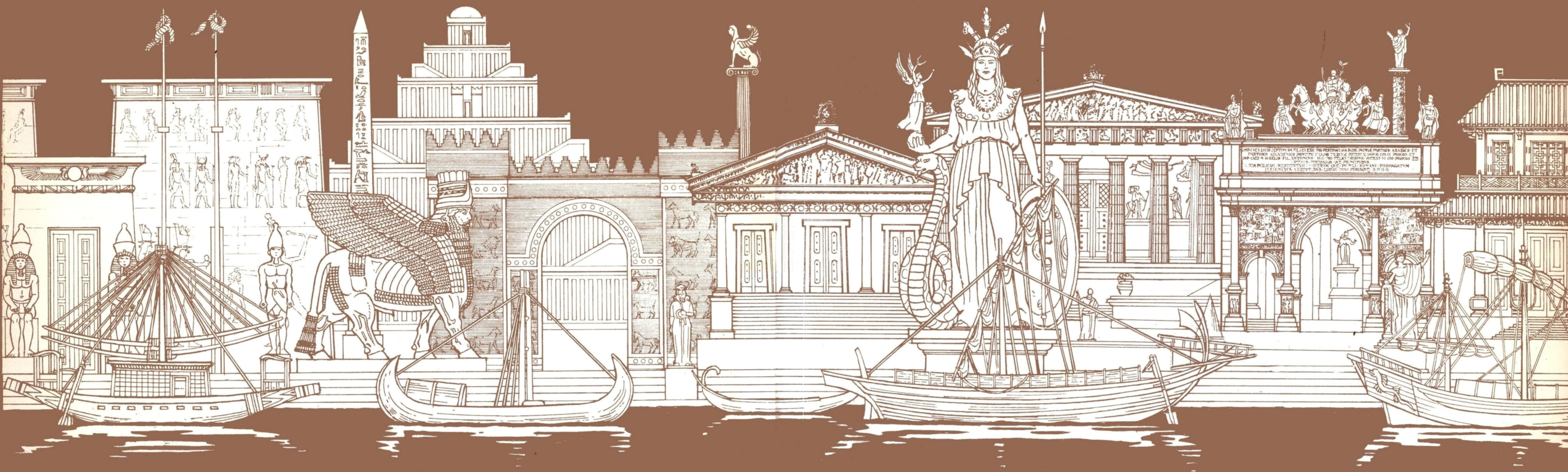
JACQUES DENOEL
JACQUES MARTIN

LES VOYAGES D'ALIX



LES ÉTRUSQUES (2)

casterman



LES VOYAGES D'ALIX

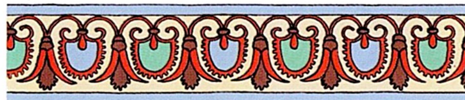
LES ÉTRUSQUES (2)

JACQUES DENOEL JACQUES MARTIN



Les auteurs remercient le Professeur Paul Fontaine pour ses avis et conseils relatifs aux textes de ce volume.

casterman



SOMMAIRE



CHRONOLOGIE

Protohistoire de l'Étrurie (900-750 av. J.-C.)

Culture villanovienne. Formation du peuple étrusque et des futures métropoles de l'Étrurie.

Période orientalisante (750-600 av. J.-C.)

Attirés par les richesses minières de Toscane et de l'île d'Elbe (cuivre, fer), des marchands venus de l'Est méditerranéen nouent avec les Étrusques des relations commerciales qui apportent à l'aristocratie locale une propérité soudaine et inouïe. Éclosion d'une civilisation originale, combinant les traditions indigènes et les apports des civilisations plus avancées de l'Orient (Phénicie, Chypre) et du monde grec.

Organisation de l'Étrurie en 12 cités-états (dodécapole).

Constitution de l'alphabet étrusque d'après un modèle grec eubéen.

Période archaïque (600-480 av. J.-C.)

Expansion de la domination politique des Étrusques : plaine du Pô, Corse, Rome (dynastie des Tarquins) et Latium, Campanie. Alliés aux Carthaginois, les Étrusques font la loi en Méditerranée occidentale. Vers 540, au large de la Sardaigne, grande victoire navale sur la flotte des Grecs phocéens établis à Alalia en Corse.

Échanges commerciaux avec la Grèce, Carthage, l'Espagne, le sud de la Gaule. Au plan artistique, forte influence de la Grèce de l'Est (Ionie) dans la 2e moitié du VIe s. Âge d'or de la grande peinture étrusque (Tarquinia).

En 509, la perte de contrôle de Rome, puis, en 474, l'effroyable défaite de la marine étrusque contre la flotte de Syracuse au large de Cumes signent la fin de l'"empire" étrusque et de sa thalassocratie.

Période de déclin et de mutation (480-90 av. J.-C.)

Déclin des cités commerçantes de la côte et prospérité des états de l'intérieur, grâce à leur agriculture (Chiusi, Pérouse, Cortone).

- 450-400 : La Campanie passe sous la domination des Samnites.
- 400-350 : l'Étrurie padane, envahie par les Gaulois, devient la Gaule cisalpine.
- 395 : prise de Véies par les Romains.
- 280 : fin de la conquête romaine.
- 90 : citoyenneté romaine accordée aux Étrusques.

CARTE DE L'ÉTRURIE



www.casterman.com
ISBN 978-2-203-32936-2

Imprimé en France par PPO Graphic, Pantin. Dépôt légal : avril 2007. D.2007/0053/216
Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n°49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse).



INTRODUCTION



Ombriens, Volsques, Sabins, Samnites, Osques, Latins, autant de peuples dont le nom traverse l'histoire de l'Italie, des centaines d'années avant notre ère. Mais aucun n'a marqué le passé lointain de la péninsule comme les Étrusques. On a peine à croire que les Latins, petit peuple frustre et austère, éradiqua une civilisation étrusque, brillante, raffinée, qui faisait grand cas de sa culture et de ses coutumes.
Si l'on voulait simplifier à l'extrême, on dirait que les Étrusques n'eurent qu'un défaut : ne pas voir en la population latine le plus grand danger qui les menaçait ! Face à la science et à la culture, les Latins opposèrent une armée redoutable, pratiquement invincible, appelée à grignoter les territoires italiens et au-delà. La comparaison avec les Spartiates est plausible, avec cette différence toutefois que ces derniers ne nourrirent pas de rêves d'expansion. A l'inverse, les Latins, qui allaient devenir les Romains, ambitionnèrent de pousser leurs conquêtes le plus loin possible, projet insensé pour une minuscule nation, surtout à côté d'un état aussi riche et puissant, comme l'était l'Étrurie. C'était à première vue l'histoire de David et Goliath.
Même si les Romains subirent une monarchie étrusque durant un temps, celle des Tarquins (dynastie issue de Tarquinia), ils s'en débarrassèrent assez vite pour instaurer une république qui deviendra tellement puissante, difficile à gérer, qu'un chef s'imposera par la force des choses. Ce sera Octave Auguste, neveu de Jules César, qui sera nommé empereur, inaugurant une charge qui durera plus de trois cent ans… Et les Étrusques dans ce raz de marée ? Eh bien, ils deviendront, comme tous les autres peuples italiques, d'excellents citoyens romains, comme les Ibères ou les Gaulois, plus tard. Cependant l'assimilation des peuples italiques au mode de vie romain s'est effectué lentement, car ces entités parlaient des langues différentes et les Étrusques, en particulier, avaient des modes de vie très particulières. Bien des vestiges étrusques, que les archéologues continuent à découvrir et fouiller avec assiduité et ferveur, prouvent à quel point cette civilisation avait atteint un très haut niveau. Heureusement les Romains, avec leur largeur d'esprit, ne détruisirent ni les monuments, ni les édifices de culte des Étrusques ainsi que le firent d'autres nations conquérantes, particulièrement avec les monuments religieux ou considérés comme tel. À cet égard, c'est en raison des difficultés à déplacer les énormes blocs des pyramides de Gizeh que ces formidables témoins du passé existent encore, car le dessein des conquérants, au Moyen Âge, était de se servir de ces sortes de carrières impies afin de réaliser une nouvelle capitale. De même, les Chrétiens ne firent pas mieux avec les ruines de Rome détruisant, systématiquement les temples, palais et thermes pour édifier, avec ces matériaux, des monuments, des églises, etc., à peu de frais et avec la conviction d'effacer le souvenir de rites et de religions jugés fausses, donc à détruire. Hélas ! Ce genre de comportement existe encore ; mille fois hélas !… Malgré leur rigueur, les Romains adoptèrent quantité de façon de faire des Étrusques, par exemple les courses de chars. Mais les courses étrusques de biges et triges furent abandonnées au bénéfice des quadriges, cela dans un circuit aux cotés arrondis et dans une enceinte qui se transforma, sous l'Empire, en cirque. Excellents artisans, remarquables artistes, très bons sculpteurs les Étrusques se montrèrent aussi excellents marins et, bien avant d'être submergés par les Romains, ils disputèrent aux Grecs, particulièrement les Syracusains la maîtrise de la Méditerranée occidentale. Franchement inspirée par l'art grec, l'architecture étrusque ne manque pas d'élégance. Son originalité réside tout spécialement dans la conception et la décoration des monuments funéraires. A l'heure présente, ces vertiges sont la source de tant de découvertes qui enchantent les archéologues et les admirateurs du passé, tout comme ALIX, voyageur intemporel de lieux qui ont été les creusets de l'humanité.



Le Jeu du Phersu.

Jacques MARTIN


Le rocher de Verucchio.



VERUCCHIO

L'angle sud de la plaine du Pô réserve le spectacle inattendu de hautes masses rocheuses dressant leur silhouette isolée à quelques kilomètres à peine de la Mer Adriatique. L'un de ces nids d'aigle accueille la petite république de Saint-Marin. Sur un autre apparaît le gros bourg de Verruchio. Dominant le débouché de la vallée du Mareggia, il contrôle une importante voie de communication naturelle entre la Romagne, d'une part, la vallée du Tibre et l'Étrurie, d'autre part.

Patrie des seigneurs de Malatesta qui la fortifièrent au Moyen Âge, Verucchio a vu, grâce à l'archéologie, son histoire enrichie d'un important chapitre couvrant quelque trois siècles, du IXe s. à la fin du VIIe s. av. J.-C. L'agglomération, qui fleurit à cette époque, n'est comme telle documentée que par quelques traces de cabanes, et aucun texte ancien n'y fait la moindre allusion. Mais son existence est bien établie par les nécropoles fabuleusement riches, découvertes sur les pentes autour du village médiéval et moderne.

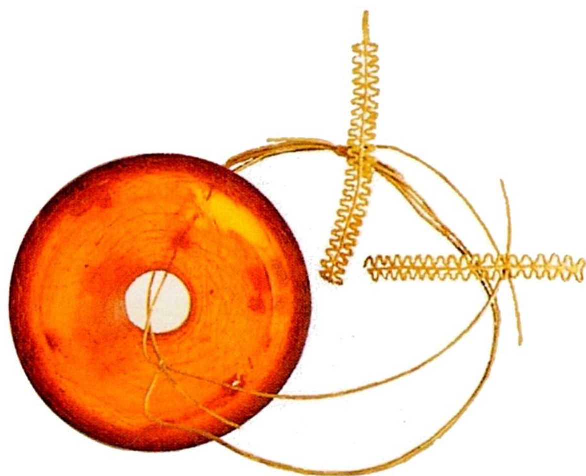
Plusieurs centaines de tombes y ont été fouillées, principalement entre 1960 et 1975. Les mobiliers accompagnant les défunts, systématiquement incinérés, révèlent, pour les VIIIe et VIIe s., une forte influence de l'Étrurie, en même temps qu'un enrichissement inouï de l'aristocratie locale.

À cette époque, Verucchio fut certainement une des plaques tournantes du commerce entre l'Italie tyrrhénienne, dominée par les Étrusques et les populations nord-adriatiques et même transalpines. Elle apparaît plus particulièrement au coeur du trafic de l'ambre, matière à laquelle les Anciens attribuaient des vertus magiques. Importée des rivages de la mer Baltique, cette résine fossile aboutissait dans la plaine padane en quantité telle qu'une légende en situait l'origine sur les rives mêmes du Pô, appelé aussi Eridan, selon le savant romain Pline l'Ancien.

Ainsi, racontait-on, le jeune dieu Phaéton, ayant perdu le contrôle du char du Soleil, passa si près de la Terre qu'il manqua de l'embraser tout entière. Foudroyé par Zeus, il fut précipité par lui dans l'Eridan. Ses sœurs, les Héliades, en pleurant la mort de leur frère sur les bords du fleuve, versèrent tant de larmes que les jeunes filles furent changées en peupliers et leurs larmes en perles d'ambre.

D'innombrables pièces de parure réalisées avec cette matière ont été trouvées dans les tombes de Verucchio. Elles montrent que la localité n'abritait pas seulement un marché de l'ambre brut, mais que cette résine était aussi travaillée sur place par des artisans rompus aux techniques les plus élaborées de la bijouterie. Les pièces les plus spectaculaires proviennent de tombes féminines : ce sont des fibules à gros arc ("en sangsue") fait de perles


Fibules féminines à gros arc en os incrusté d'ambre.



Boucle d'oreille à disque d'ambre et filigranes en or.

d'ambre ou en os incrusté de plaques d'ambre. Une tombe n'en recelait pas moins de trente exemplaires, mesurant jusqu'à 6 cm de diamètre et 15 cm de longueur.

Plus généralement, la richesse des tombes de Verucchio aux VIIIe - VIIe s. n'a rien à envier aux plus luxueuses tombes contemporaines de l'Étrurie ou du Latium. Les sépultures recelaient des services complets de vaisselle pour banquet, des armes, des harnachements de chevaux, des objets de toilette, des ornements en tout genre, des mobiliers de filage et de tissage de la laine, comprenant quenouilles, fusaioles et pesons. À côté d'innombrables vases en terre cuite, et outre les bijoux en ambre et en os déjà cités, les archéologues ont mis au jour quantité d'objets en bronze et d'autres encore en fer, en or, en argent, en pâte de verre.

Les fouilles ont aussi permis de récupérer d'exceptionnelles pièces en matières organiques, miraculeusement conservées dans le sous-sol. Des tissus "écossais", à motifs de carrés et de losanges, ont ainsi été exhumés de tombes féminines.

Plusieurs tombes masculines ont livré des pièces tressées de fils apparemment bicolores, à la manière de notre moderne tissu en « pied-de-poule ». Mais les découvertes les plus étonnantes sont des meubles en bois : trônes, repose-pieds, tables basses. Sculptés le plus souvent de motifs géométriques évoquant des tissus ou des décors de céramiques, ces objets constituent pour leur époque une documentation absolument unique à ce jour, en Italie. La plus belle pièce est un siège, dont le dossier rehaussé de clous de bronze déroule un décor figuratif. Il illustre, entre autres, la préparation d'aliments, des intérieurs de cabane,



Fibule masculine à arc serpentant. Bronze revêtu d'ambre.

le travail sur métier à tisser, une cérémonie religieuse – autant de scènes où la femme joue manifestement un rôle primordial.

Dès la fin du VIIe s. av. J.-C. et pour des raisons qui demeurent obscures, Verucchio décline brutalement. Elle devient une bourgade insignifiante et le reste jusqu'à l'émergence des Malatesta, au XIIe s. de notre ère.



Le trône de Verucchio. Vraisemblablement réalisé en bois de peuplier, il est rehaussé d'éléments décoratifs en bronze et son dossier déroule de petites scènes à personnages humains et animaux sculptés en intaille.



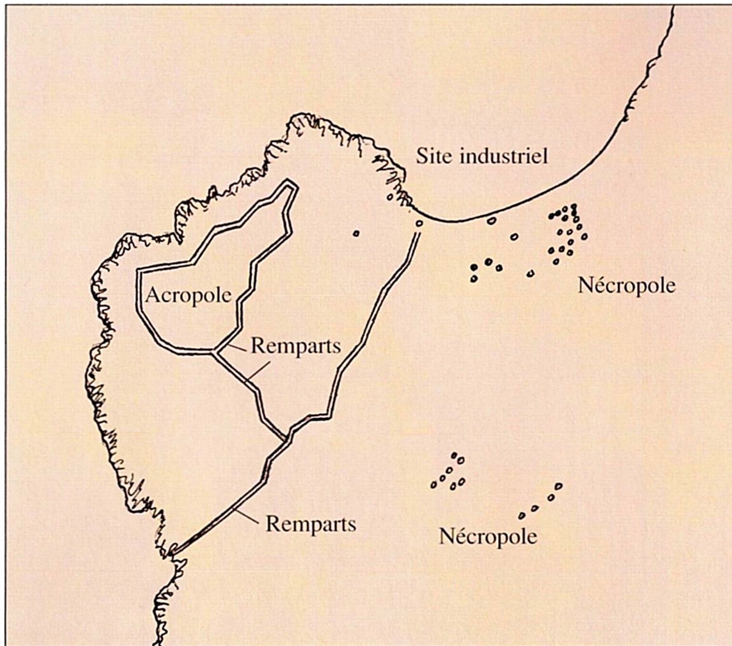
Colonne de marchands d'ambre descendant du col du Brenner



Commerce de bijoux, d'ambre et d'or autour de l'Acropole de Verucchio.

Au-dessus : orfèvre à l'œuvre utilisant la technique de la granulation.
En-dessous : éventail de bijoux et pièces d'ornement, produits à Verucchio.

Au-dessus : atelier de filage et tissage de la laine.
En dessous : préparation et contrôle d'un trousseau pour une jeune fille de l'aristocratie.



Plan de Populonia



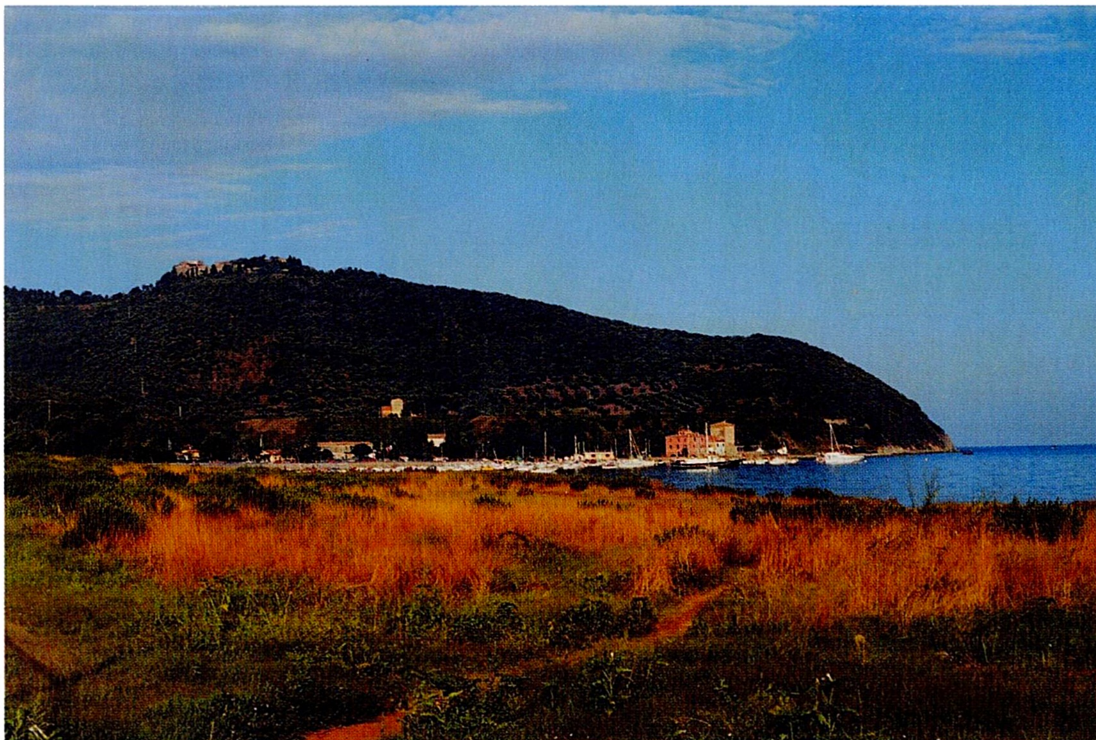
POPULONIA

L'Etrurie rassemblait toutes les activités humaines qui fleurirent dans l'Antiquité : artisanat, commerce, travail de la pierre, entre autres. Mais ce qui distingue ce peuple de nombreux de ses contemporains, c'est le travail du fer. De l'île d'Elbe, ils importaient les minerais de fer dont la transformation devint la spécialité de Populonia. Très recherché, le fer assura la richesse de cet établissement, et ce n'est pas pour rien que les archéologues y ont retrouvé trace d'une prospérité qui valut à Populonia le surnom de "Pittsburg antique".

Seule métropole étrusque établie au bord de la mer tyrrhénienne, Populonia fut aussi le plus important centre métallurgique de l'Étrurie. Disposant d'un port naturel, elle se développa au cœur d'un très riche district minier qui assura sa prospérité jusqu'au début du Ier s. av. J.-C., quand un décret du Sénat romain interdit toute exploitation minière en Italie.

Dans l'arrière-pays de Populonia, les Étrusques extrayaient le cuivre, le fer, le plomb, l'argent, l'étain aussi, mais c'est principalement de l'île d'Elbe, toute proche de Populonia, que provenait le métal le plus recherché, tant convoité par les Grecs : le fer. Ses gisements semblaient inépuisables. Transformé primitivement sur place, le minerai de fer de l'Elbe (ou hématite) fut, à partir du milieu du VIe s., importé sur le continent. Il était alors traité dans les bas-fourneaux qui crachaient leurs flammes au pied de Populonia, près du rivage. L'activité industrielle de cette "Pittsburg antique" connut, aux IVe - IIIe s. av. J.- C, une telle expansion que les anciennes nécropoles de la cité disparurent sous les monceaux de scories.

Les tombes furent redécouvertes au XXe s., quand on s'avisa d'exploiter ces résidus de traitement du minerai. Un véritable pactole : les quelque 2,5 millions de tonnes accumulés dans l'Antiquité recelaient encore jusqu'à 60% de métal ! Il est bien établi que les richesses minières de l'Étrurie jouèrent un rôle décisif dans l'éclosion des cités étrusques et favorisèrent leur insertion dans un vaste réseau de relations internationales. Les tombes de Populonia ont ainsi livré de très nombreux objets importés et des imitations de ceux-ci. Ils permettent d'identifier facilement l'origine des partenaires commerciaux de la métropole étrusque : la Sardaigne, l'Europe centrale, la Grèce d'Asie et l'Égée, le Proche-Orient, les colonies grecques d'Italie du Sud, Athènes, Marseilles, Rome… Au cours de ses huit siècles de prospérité, du IXe s. au IIe s. av. J.-C., Populonia aura vendu ses minerais et les produits de sa métallurgie à des clients issus de tous les horizons. À partir du Ve s., elle émit des monnaies en or et en argent, vraisemblablement pour entretenir une garnison chargée de protéger les mines, en particulier celles de l'île d'Elbe, contre les appétits de Syracuse.



Le promontoire de Populonia, vu depuis le rivage du Golfe de Baratti.



Redécouverte sous la route moderne gravissant le promontoire, l'enceinte étrusque de la ville haute ou "acropole" présentait une maçonnerie rustique mais puissante, en grand appareil irrégulier.

Mais ses monnaies les plus originales sont en bronze et datent du IIIe s. Portant en légende le nom étrusque de la ville - *Pupluna*, elles figuraient au droit *Sethlans*, version étrusque du dieu forgeron grec Héphaïstos, et, au revers, ses outils de prédilection, un marteau et une tenaille.

La topographie de la ville antique est quelque peu inhabituelle mais répond à la double vocation de Populonia, comme centre habité, d'une part, comme zoning industriel couplé à un port, d'autre part. Elle s'articule dès lors en deux aires distinctes. La première, l'acropole ou ville haute, correspond à l'agglomération proprement dite . Pourvue d'une enceinte élevée à l'époque archaïque (VIe-Ve s.), elle couronnait la pointe d'un haut promontoire, abruptement coupé face à la mer. Couvrant une superficie bien plus étendue que le village médiéval et moderne de Populonia, elle offrait une vue imprenable sur la mer, sur l'île d'Elbe ainsi que sur le Golfe de Baratti qui s'incurvait à ses pieds, du côté nord. Là, s'étalaient le quartier industriel et le port, formant la ville basse. Sur la plage, l'érosion marine rend visible de nos jours, sous le sable de surface, la couche de scories de fer déposée par l'activité des fourneaux étrusques. Au fil du temps, ceux-ci se multiplièrent, couvrant une aire de plus en plus étendue à l'arrière de la pointe du promontoire. Au IVe s., ils en furent d'ailleurs matériellement séparés par la construction d'une nouvelle et puissante enceinte garnie de tours. Près des vestiges de bâtiments industriels, les tombes archaïques, libérées des scories qui les recouvraient, dominent aujourd'hui à nouveau le rivage. Plus haut sur le promontoire, un front de carrière abandonnée découvre sa paroi creusée de tombes à chambre d'époque hellénistique, vestiges silencieux des derniers temps de prospérité avant le déclin que provoqua la fermeture des mines. Quand, en 417 après J.-C., Rutilius Namatianus, ancien préfet de Rome, fit escale dans le port de Populonia, il ne vit plus qu'une ville fantôme, des remparts effondrés par pans entiers et "des toits ensevelis sous de vastes décombres".



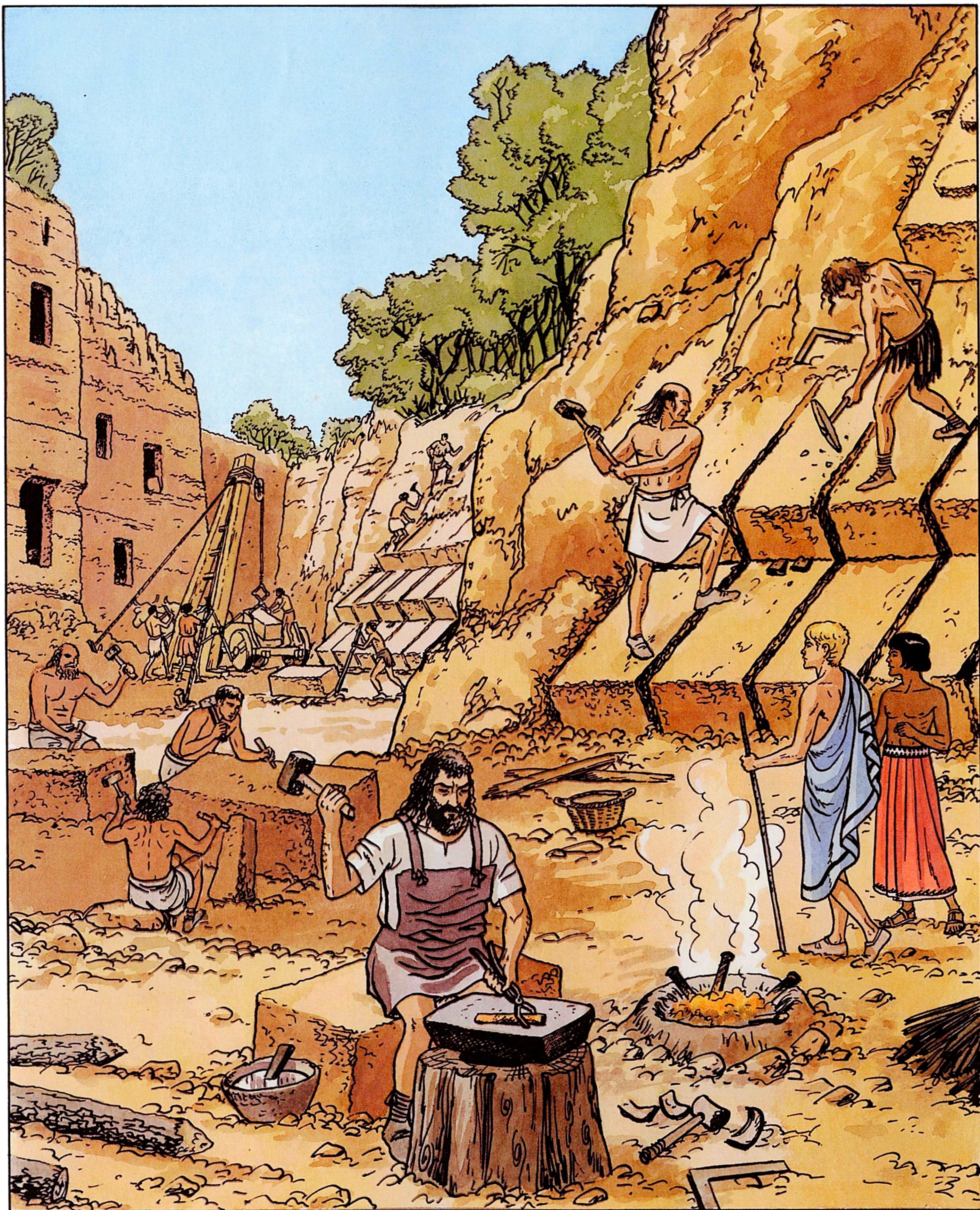
Tombe archaïque sous tumulus, près du rivage.



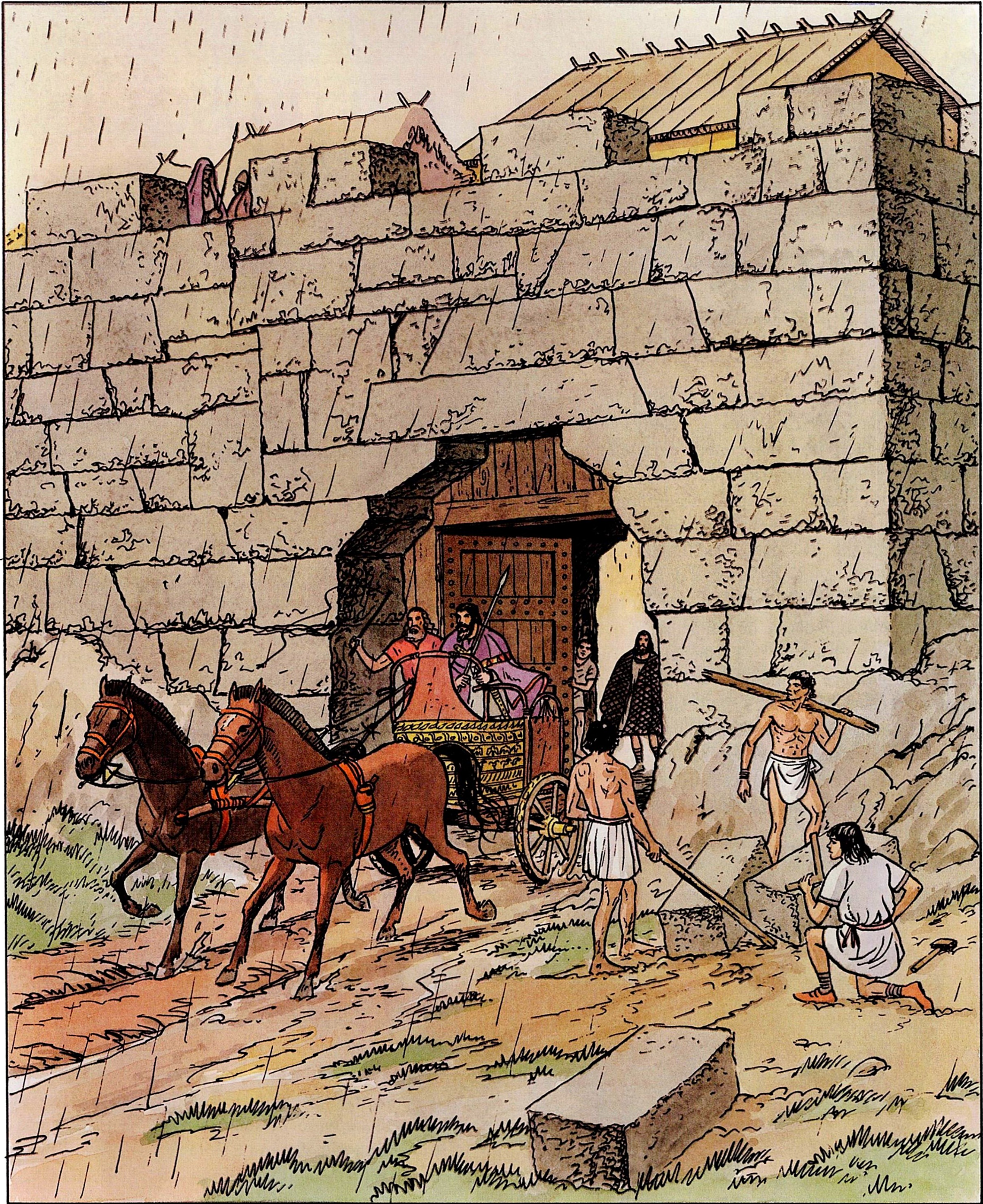
Dans le front d'une carrière qu'ils avaient cessé d'exploiter, les Étrusques ont creusé, aux IV-IIIe s. av . J.-C., une série de tombes à chambre.



Populonia, la Pittsburg de l'Antiquité : ses bas-fourneaux ont développé le traitement industriel du minerai de fer.



Alix visite la carrière ouverte sur le promontoire de Populonia. Des ouvriers y extraient les grands blocs destinés à l'enceinte hellénistique.



Un prince de Populonia débouche d'une porte de l'acropole enserrée dans ses murs en grand appareil irrégulier.



Navire marchand avec sa cargaison d'amphores. Détail d'une situle en ivoire (vers 600 av. J.-C.)



LES ETRUSQUES SUR MER

Gare aux pirates étrusques ! Ce cri retentissait dans les ports grecs. Et même si cette réputation est exagérée, elle trahit une vérité historique : les Étrusques contrôlaient les mers dès avant le VIème siècle. Et pour cause, puisque une légende antique prétendait que ce peuple s'était établi sur la péninsule italienne, après un long voyage sur la mer.

Avant la prise de contrôle de la Méditerranée occidentale par Rome, les Étrusques y déployèrent une très importante activité maritime, parallèlement aux Phéniciens et aux Grecs. Dans les textes anciens, le lien des Étrusques avec la mer apparaît pour ainsi dire originel. Une légende, largement répandue dans l'Antiquité, ne les faisait-elle pas arriver en Italie au terme d'une longue traversée depuis les rivages de la mer Égée ? Par ailleurs, le nom même que prend la mer sur le versant toscan de la péninsule dérive de l'appellation que les Grecs donnaient des Étrusques - Turrhènoi ou Tursènoi. Au reste, leur présence sur mer était redoutée, à en croire les sources grecques qui les accusent fréquemment d'actes de piraterie. On racontait même que Dionysos avait transformé en dauphins des pirates étrusques qui, ignorant son identité, l'avaient enlevé pour en tirer rançon.

La prospérité des métropoles côtières d'Étrurie, leur importante activité portuaire, notamment à Pyrgi et Gravisca, enfin la large diffusion de leurs produits - vin, vaisselle en céramique noire (*bucchero*) et en bronze – témoignent d'une implication active des Étrusques dans les trafics maritimes touchant le Sud de l'Italie, la Sicile et Carthage mais aussi la Ligurie, le Sud de la Gaule et l'Espagne. Les échanges commerciaux entre l'Étrurie et le Midi de la France furent soutenus, à partir de la fin du VIIe s. Ils trahissent un volume d'échanges assez important avec Marseilles et sa région, où les Étrusques s'approvisionnaient, notamment en étain provenant des Cornouailles par la vallée du Rhône. Grâce à l'essor de l'archéologie sous-marine, on a pu explorer, au large des côtes, une quinzaine d'épaves chargées de cargaisons de produits étrusques, en particulier des amphores de vin de Cerveteri. Sur la côte Adriatique aussi, le commerce par cabotage, depuis les ports de Spina et Adria, était prospè-







Amphores à vin étrusques archaïques.



Combat entre un navire grec (à g.) et un navire étrusque (à dr.), figuré sur un cratère trouvé à Cerveteri (vers 650 av. J.-C.).

re. Il mobilisait des équipages étrusques, venus entre autres de Bologne où ont été trouvées des stèles figurant des bateaux.

Sans doute, la concurrence devait-elle être rude et si les Étrusques s'entendirent le plus souvent et assez tôt - au moins depuis le VIe s. - avec les Phéniciens, les rapports avec les cités grecques et leurs flottes apparaissent, au mieux ambigus, au pire, franchement conflictuels. L'Histoire en a retenu deux épisodes fameux. Vers 540 av. J.-C., l'installation de Grecs originaires de Phocée, à Alalia en Corse, face à la côte toscane, suscita une réaction déterminée des Étrusques. Alliés aux Carthaginois, ils détruisirent la flotte des colons phocéens au large de la Sardaigne. Les Grecs durent alors abandonner la Corse, qui passa sous domination étrusque. Mais en 474, lors d'une attaque contre Cumes, les Étrusques ne purent empêcher la destruction totale de leurs vaisseaux par la marine de Syracuse, sous les ordres du tyran Hiéron. Cette victoire grecque, chantée par le poète Pindare, porta un coup fatal à la puissance maritime étrusque, désormais sur le déclin. Elle paraît alors s'orienter davantage vers la prédation que vers le commerce proprement dit. Les accusations répétées de piraterie, à l'encontre des Étrusques, semblent bien trahir le développement d'entreprises de corsaires, auquel les Grecs répondent par des razzias sur les côtes étrusques, notamment en 453 dans le district minier de l'île d'Elbe et en 384 av. J.-C., quand le sanctuaire du port de Pyrgi fut mis à sac par Denys de Syracuse.

Pour se représenter les navires étrusques, les documents figurés trouvés en Étrurie, demeurent encore les meilleures sources. Jusqu'au milieu du VIe s. environ, les navires de guerre et les navires marchands présentent la même silhouette générale, signe que les activités de piraterie et de commerce n'étaient pas encore vraiment distinctes. Le bateau comporte une voile centrale carrée, éventuellement un rang de rames, la proue et la poupe se relèvent fortement et la proue dessine un angle aigu, qui est peut-être l'ancêtre de l'éperon proprement dit, une invention attribuée par Pline l'Ancien à un Étrusque de Pise. À l'époque de la plus grande expansion maritime des Étrusques (fin VIe - début Ve s. av. J.-C.), l'architecture navale apparaît plus différenciée. Les navires de guerre étaient pourvus d'un robuste éperon. Une voile carrée et plusieurs rangs de rameurs assuraient leur propulsion. Ils transportaient une infanterie de marine, casquée et cuirassée, qui pouvait combattre depuis un château situé à la proue du vaisseau. Les navires marchands comportaient une à deux voiles carrées, tandis que leur proue et leur poupe étaient plus effilées et presque symétriques. La Tombe du Navire, à Tarquinia, en conserve une belle représentation et perpétue ainsi le souvenir de ces Étrusques de la mer.

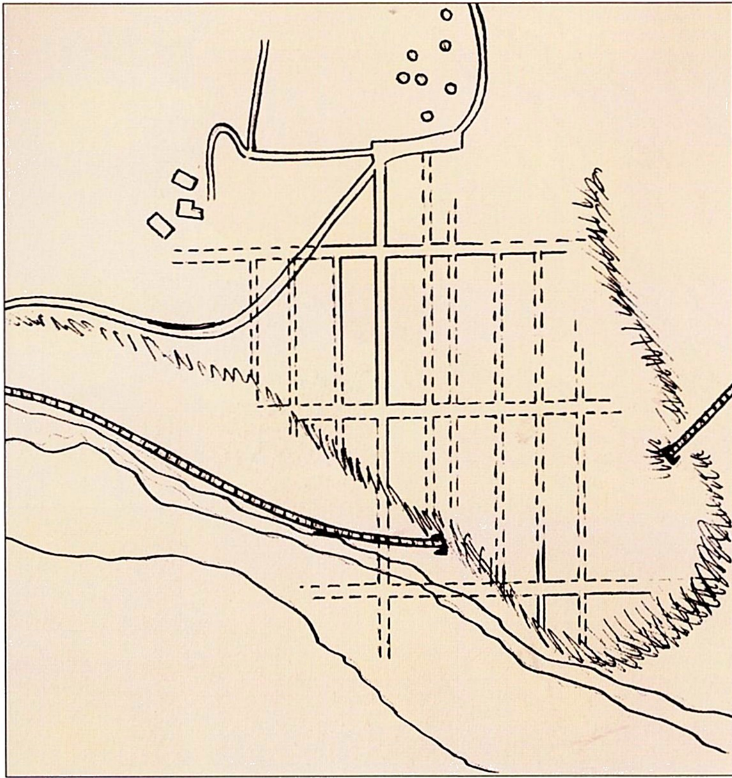


Casque étrusque, offert au sanctuaire d'Olympie par Hiéron de Syracuse après sa victoire à Cumes. L'inscription dit : "Hiéron, le Deinoménide, et les Syracusains (ont offert) à Zeus (ce casque pris du butin fait) sur les Tyrrhènes à Cumes".

En haut : un convoi de navires de commerce, pris dans la tempête, tente de gagner le port de Marseille, cité phocéenne.
En bas : dans le port d'Agde, les commerçants grecs et étrusques se retrouvent pour vendre leur vin.



La fameuse bataille d'Alalia. L'escadre étrusco-punique défait la flotte phocéenne.



Plan de Marzabotto.



MARZABOTTO

Voilà un établissement, qui fut d'une importance vitale pour les Étrusques et dont le nom ne nous est même pas parvenu ! Marzabotto est une appellation moderne des ruines exhumées d'une ville qui, non loin de l'actuelle Bologne, fut sans doute un carrefour commercial décisif, à la fin du VIème avant notre ère. Abandonnée deux siècles plus tard, "Marzabotto" nous en apprend long sur la sophistication de l'urbanisme étrusque : système d'égouts, tracé des voies et rues selon une orientation relevant à la fois de l'astronomie et de croyances religieuses. En quelque sorte, la répétition générale du génie bâtisseur des Romains.

Primitivement concentrée dans la zone de Bologne, la colonisation étrusque au Nord des Apennins s'étendit largement dans la plaine du Pô, à partir du milieu du VIe s. av. J.-C . À l'époque, les grandes cités d'Étrurie voyaient leurs trafics de plus en plus contrariés en mer tyrrhénienne par Syracuse et ses alliés. Elles se tournèrent donc vers la plaine padane pour y chercher de nouveaux débouchés commerciaux, exploitant les itinéraires transalpins et la route maritime de l'Adriatique, qui devint essentielle dans les échanges avec la Grèce, en particulier Athènes. Dans ce contexte, la vallée du Reno, reliant l'Étrurie à l'Adriatique en passant par Bologne, acquit une importance majeure, soulignée, à la fin du VIe s., par la fondation *ex novo* de deux colonies : l'une, Spina, ville portuaire à l'embouchure du fleuve, l'autre, Marzabotto, cité caravanière et manufacturière, installée en amont de Bologne, dans les derniers contreforts des Apennins. Cette seconde implantation connut une existence assez courte, soit moins de deux siècles. Quand les Gaulois envahirent en masse l'Italie du Nord, dès la seconde moitié du IVe s., l'établissement déclina rapidement et son site, une fois abandonné, ne fut jamais réoccupé.

Si aucun texte n'éclaire l'histoire de Marzabotto - son nom même est moderne – cette colonie est, assez paradoxalement, la seule cité étrusque dont le plan d'ensemble

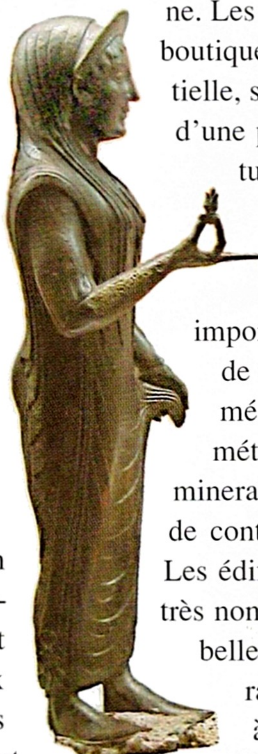


Vue du réseau des fondations et des canalisations de l'habitat.

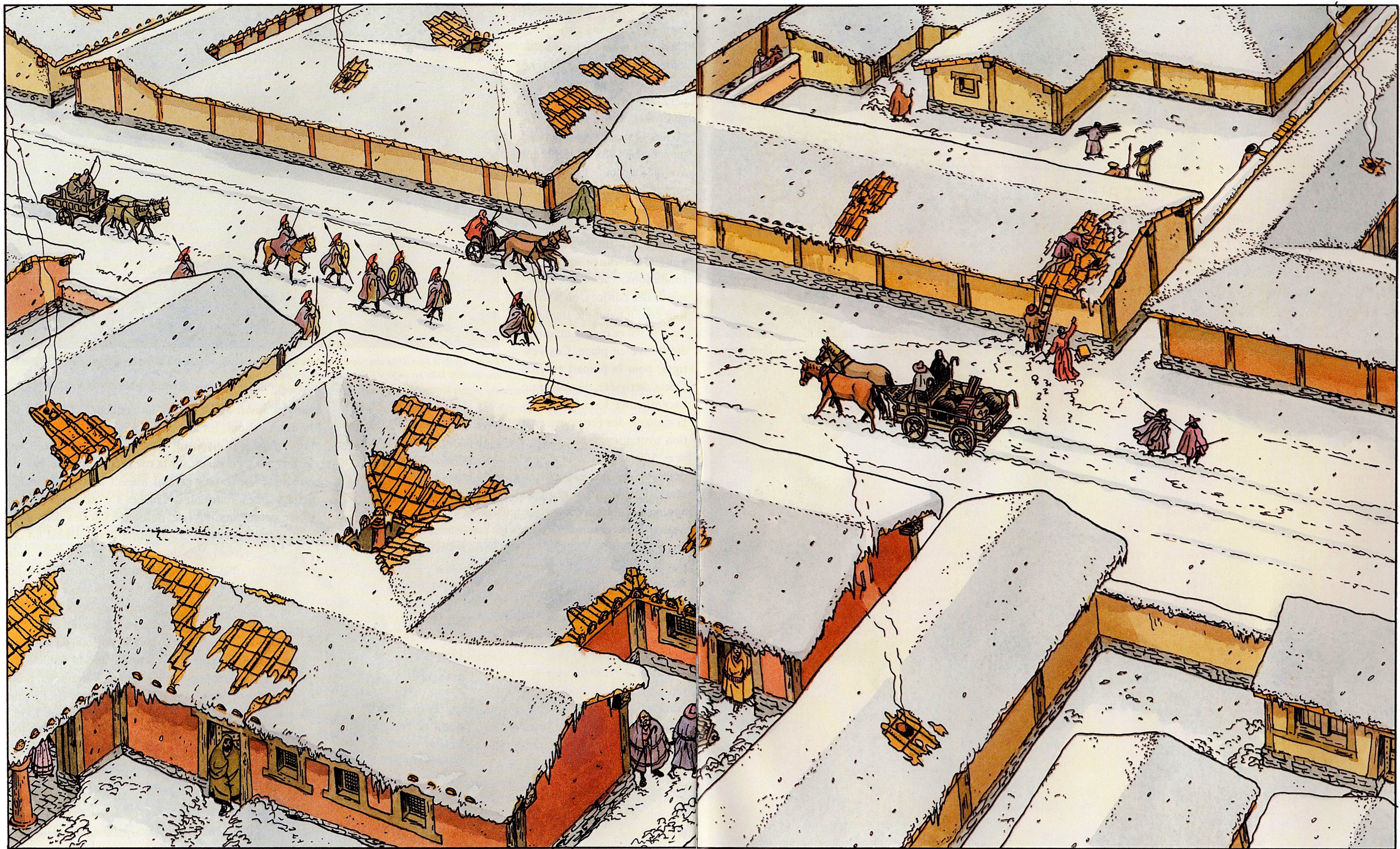
est presque entièrement connu. L'agglomération s'étalait sur une terrasse fluviale, dont le Reno et une voie ferrée moderne recoupent aujourd'hui la bordure sud. Des fouilles, superficielles mais extensives, menées en 1888 et 1889, ont mis au jour toute l'infrastructure de la cité. L'élévation des bâtiments, faite de matériaux périssables, n'a laissé que des débris épars. En revanche, les voiries, les canalisations, les fondations, les soubassements des édifices, en somme tout ce qui avait été implanté dans le sol et réalisé en dur, a été trouvé en place. Ces vestiges, pour la plupart en gros galets de rivière, déroulent un exceptionnel témoignage de la maîtrise des Étrusques en matière d'arpentage et de gestion hydraulique. Succédant à un village de cabanes arasé vers 500 av. J.-C., la nouvelle cité, probablement délimitée par une enceinte en briques crues ou par une palissade, fut érigée selon un plan orthogonal appliqué d'un seul jet et rigoureusement axé sur les quatre points cardinaux. Toutes les constructions, y compris les monuments religieux de la petite acropole, respectent cette orientation astronomique, sans nul doute commandée par des prescriptions religieuses. Concrètement, et suivant une pratique inspirée par l'urbanisme grec contemporain, plusieurs grandes rues parallèles, larges de 15 m, traversaient la ville de part en part, dans le sens est-ouest. Mais, et il faut y voir un trait étrusque repris plus tard par les Romains, un quatrième axe, tracé nord-sud, recoupait les précédents en formant un croisement au centre du site. Au milieu même du carrefour, à faible profondeur, a été mis au jour un galet gravé d'une croix, qui servit de point de départ aux visées des géomètres. Dans l'intervalle des grands axes, des rues secondaires, larges de 5 m, découpaient des îlots rectangulaires, très étirés et subdivisés à leur tour en parcelles pour les habitations. Partout, le long des rues et des ruelles, de même qu'entre les maisons composant les îlots, des canalisations assuraient la circulation des eaux, qu'il s'agisse des eaux usées, des eaux de pluie, de l'eau courante aussi, apportée par un acqueduc. Dans les îlots fouillés à ce jour, les maisons préfigurent l'alignement, le plan allongé et la disposition intérieure de la *domus* romaine. Les pièces donnant sur la rue servaient d'ateliers et de boutiques. Un couloir central menait à la partie résidentielle, située à l'arrière. Les pièces s'y ordonnaient autour d'une petite cour ouverte, délimitée par des pans de toitures inclinés en entonnoir, à la manière d'un *compluvium*. Des installations proprement industrielles trouvaient également place dans la petite ville. Les fouilles ont permis de découvrir une importante fabrique de céramiques et de tuiles, capable de satisfaire les besoins locaux. Elles ont aussi exhumé une officine où l'on pratiquait tant la fusion du métal, principalement le bronze, que la réduction du minerai de cuivre ou de fer dans un bas-fourneau, preuve de contacts suivis avec les centres miniers de l'Étrurie. Les édifices privés comme les lieux de culte ont livré de très nombreux objets en métal ouvragé, en particulier une belle série de statuettes votives en bronze, témoins du raffinement de l'artisanat pratiqué par les Étrusques à Marzabotto.



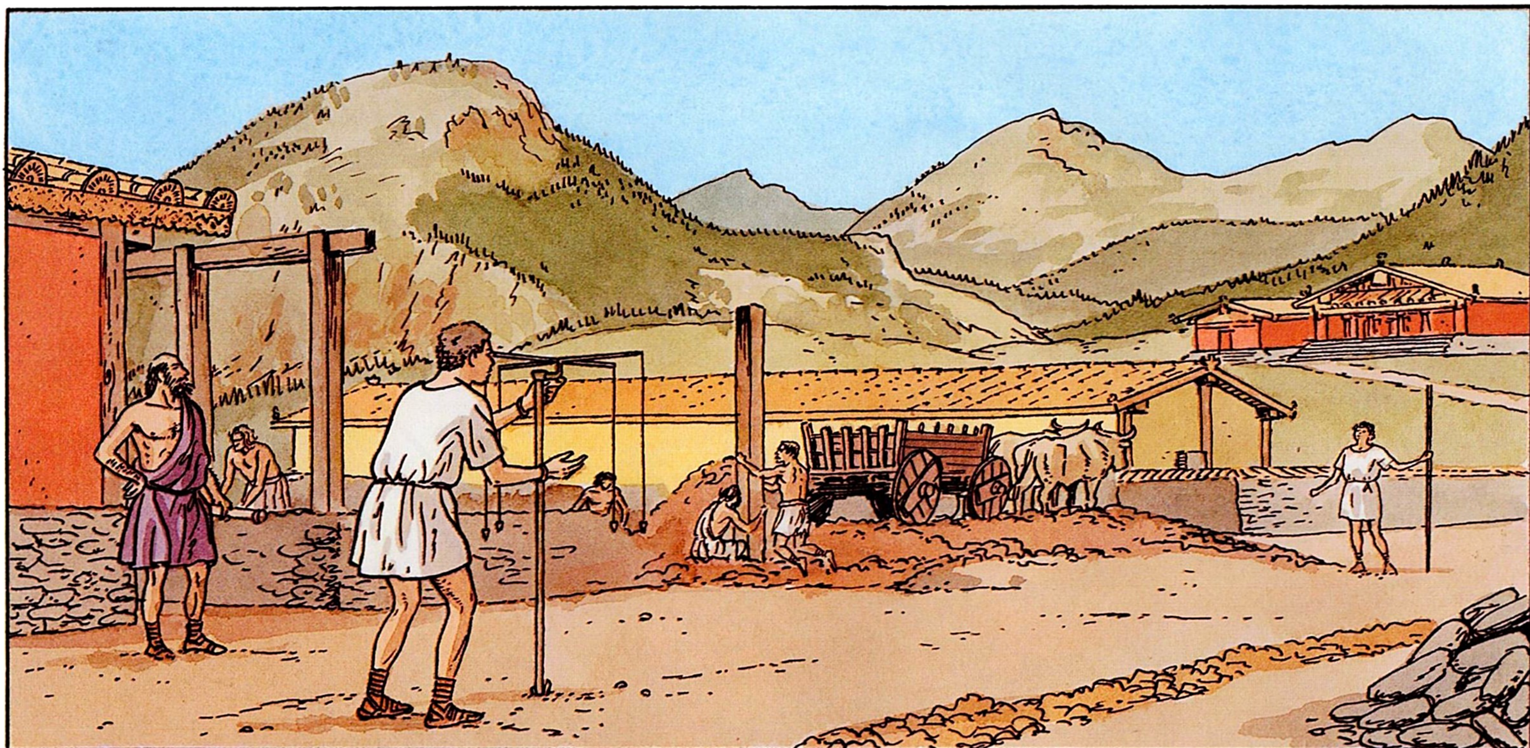
La nécropole à l'est de la cité, avec ses tombes à caisson et couvercle en travertin. Les grosses pierres arrondies marquaient jadis en surface l'emplacement des sépultures.



Divinité à la fleur de lotus, chef-d'œuvre de la petite statuaire étrusque archaïque (bronze, début du Ve s. av . J.-C.).

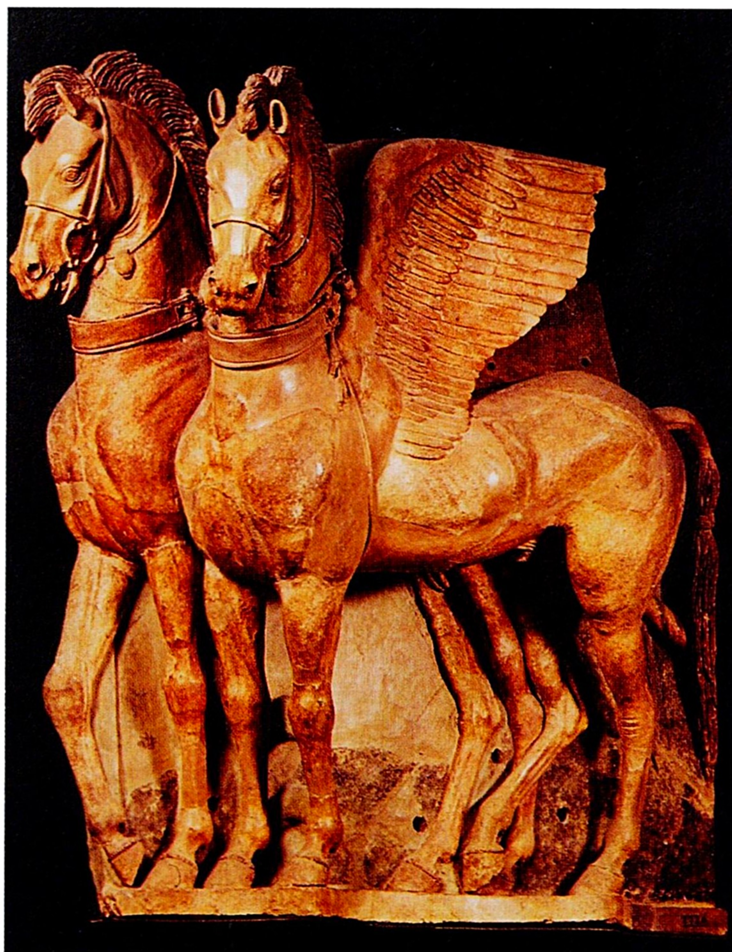


L'urbanisme orthogonal de Marzabotto préfigure les villes romaines avec leurs maisons à atrium et cour intérieure.



En-haut: les géomètres étrusques établissent le tracé des grands axes à l'aide de la groma, ancêtre du théodolite.
En bas : traversant l'atrium familial, un jeune hoplite étrusque part à l'entraînement.

Construction d'un lieu de culte.



Chevaux ailés de l'Ara della Regina. Ce superbe décor en terre cuite fut placé au IVe s. en façade du temple, dans le fronton. Il correspond à l'attelage d'un char que devait figurer un relief contigu, non conservé.



TARQUINIA

Avec Tarquinia, nous prenons déjà pied dans l'histoire romaine. Véritable métropole, cette ville étendait sa puissance sur toute l'Étrurie et ne pouvait que faire de l'ombre à la Rome naissante, impatiente d'établir sa suprématie sur toutes ses rivales. Avec la concentration de richesses dans ses murs, Tarquinia passait aussi pour un centre religieux, lié aux sources mêmes des croyances des Étrusques. On ne s'étonnera donc pas de voir les voyageurs venir y consulter les oracles, activité jalousement gardée par une caste d'haruspices, experts dans l'interprétation de signes apparaissant au sein des viscères de victimes offertes en sacrifice aux dieux.

Établie près de la côte, à 70 km au nord de Rome, Tarquinia fut sans conteste l'une des plus puissantes cités de l'Etrurie antique. Sa nécropole représente, par ailleurs, le plus extraordinaire gisement de tombes peintes jamais découvert en Étrurie et, plus largement, en Méditerranée occidentale. Que l'on assimile spontanément Tarquinia à la capitale de la peinture étrusque se justifie amplement mais c'est évidemment un point de vue moderne, tributaire de l'histoire de la recherche archéologique. À l'époque étrusque, ses premiers titres de gloire étaient tout autres. Les légendes qui entouraient Tarquinia sont, à cet égard, particulièrement révélatrices. Fondée par un mythique Tarcon qui lui donna son nom (*Tarchuna* ou *Tarchna*), Tarquinia est désignée comme la plus ancienne métropole étrusque. Elle passe, en effet, pour la première des douze villes créées par les Lydiens, venus d'Orient en Italie sous la conduite du prince Tyrrhénos. En outre, la légende s'accorde pour situer à Tarquinia le lieu d'un miracle fondateur de la religion étrusque. On raconte ainsi qu'un jour, dans la campagne de Tarquinia, le soc d'une charrue s'étant enfoncé plus que de coutume, un certain Tagès surgit brusquement du sillon. Il avait, dit-on, l'aspect d'un enfant, mais la sagesse d'un vieillard. L'effroi saisit le laboureur qui pousse de hauts cris, on accourt de toutes parts et, selon Cicéron qui rapporte la légende, "*au bout de peu d'instants toute l'Etrurie était là. Tagès alors parla longuement devant un nombreux auditoire, on recueillit toutes ses paroles et on les mit*



La terrasse artificielle de l'Ara della Regina, construite en grand appareil, atteint une hauteur de 7 m du côté de la chaussée processionnelle qui longeait le sanctuaire au sud.

par écrit. C'est ce discours qui contenait les règles de l'haruspicine". Tarquinia se voyait donc attribuer l'origine de l'haruspicine, pratique divinatoire essentielle dans la religion étrusque et basée, comme en Babylonie, sur l'inspection des viscères de victimes sacrificielles.

Dominant la basse vallée du Marta, Tarquinia occupait un long promontoire pointé vers la mer, parfaitement visible à 6 km. Le site antique, qu'un profond vallon sépare de sa nécropole et de la ville actuelle de Tarquinia, demeure encore un vaste champ à explorer. Une part minime de ses quelque 135 ha ont fait l'objet de fouilles scientifiques. Mais les découvertes confirment déjà la double image que les Anciens associaient au nom de Tarquinia, celle d'une cité très ancienne et celle de capitale religieuse de l'Étrurie.

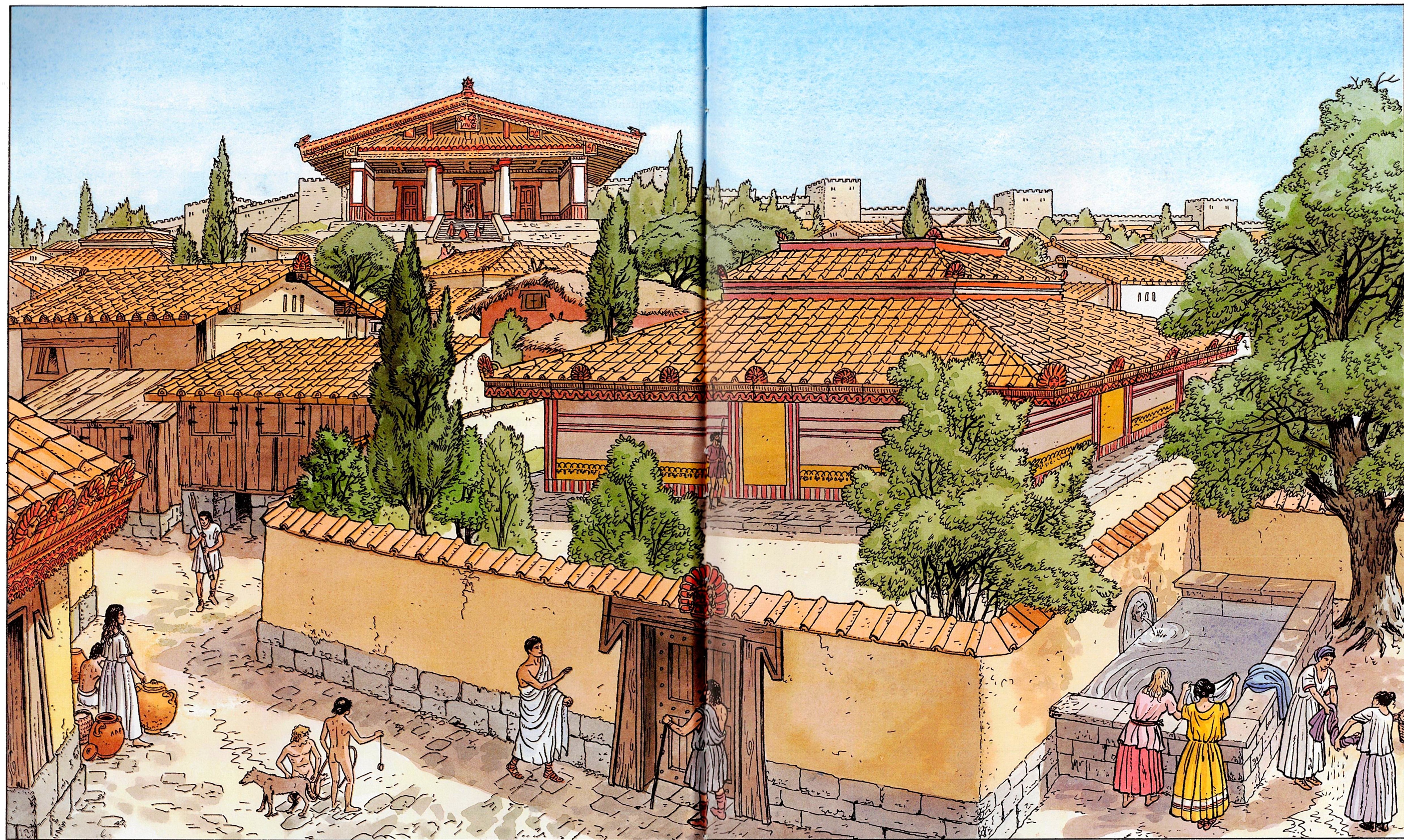
Dans la partie ouest du promontoire, des sondages ont révélé les traces d'une occupation humaine remontant, sans interruption, du IIIe s. av. J.-C au Xe s. av. J.-C., soit près de trois siècles avant l'entrée des Étrusques dans l'histoire. D'autre part, au sommet de la colline dominant la partie orientale du site, les fouilles ont dégagé les vestiges du plus vaste temple étrusque connu à ce jour, appelé Ara della Regina ou "Autel de la Reine", en souvenir de la visite qu'effectua sur le site la reine Hélène de Savoie, épouse de Victor Emmanuel III, en 1905. Le temple remonte au VIe s. av. J.-C. et fut agrandi à plusieurs reprises. Au IVe s. av. J.-C., l'édifice se dressait sur une haute terrasse, plus vaste (77 x 35 m) que celle du Parthénon d'Athènes !

À côté de cet édifice aux dimensions majestueuses s'étendait la place principale de la cité. Elle fut le théâtre de l'un des événements les plus cruels de la longue lutte qui opposa Tarquinia à l'expansionnisme romain : en 358 av. J.-C., 307 prisonniers romains y furent froidement massacrés. En représailles, quatre ans tard, plus de 350 combattants tarquiniens furent à leur tour égorgés, à Rome, sur la place publique. La guerre, entrecoupée de trêves, ne cessa qu'avec la prise de la ville étrusque au IIIe s. Dans un ultime sursaut, les Tarquiniens tentèrent bien de s'entourer d'une puissante enceinte, mais ils s'y prirent trop tard : les légions romaines entrèrent dans une ville aux murailles inachevées…

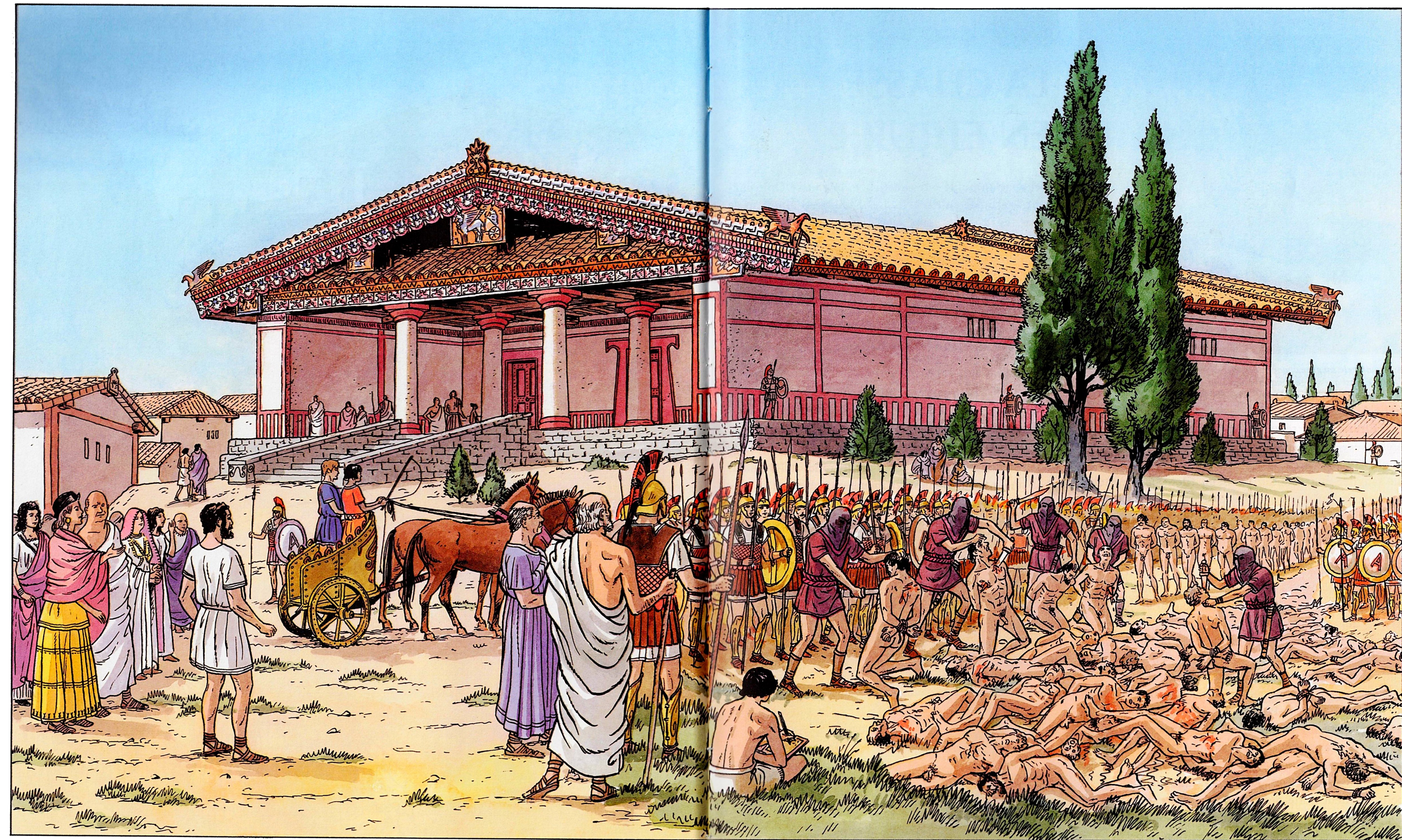
Sous l'Empire romain, Tarquinia connut une certaine prospérité. Son forum s'embellit alors de monuments inscrits, célébrant d'anciennes gloires locales, tel ce Spurinna qui, au Ve s. av. J.-C., avait, lisait-on, victorieusement affronté les Syracusains en mer de Sicile .



Vue de l'escalier monumental du temple.



La ville hellénistique de Tarquinia, dominée par le grand temple de l'Ara della Regina.



Le massacre des prisonniers romains sur la grand-place de Tarquinia.



À Tarquinia, le sanglier apparaît comme emblème sur le monnayage étrusque ainsi que sur ce bouclier composant, avec d'autres armes, le décor peint de la Tombe Giglioli (vers 300 av . J.-C.).



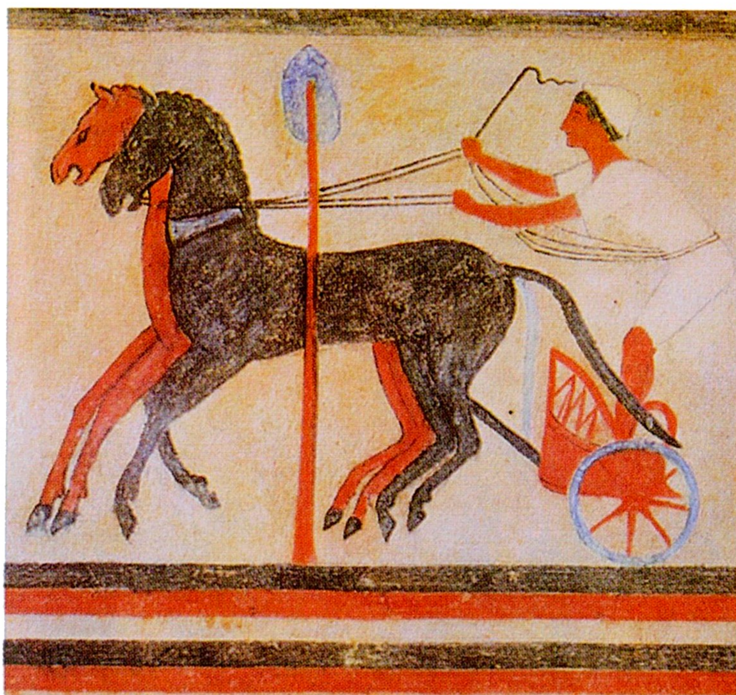
LA CHASSE EN ÉTRURIE

Occupation noble par excellence, la chasse était partout pratiquée en Étrurie. Les Étrusques aimaient se faire représenter, dans la peinture sur vase comme dans les fresques de leurs tombes, en pleine traque du gibier ou au retour d'une expédition particulièrement réussie. L'art nous apprend ainsi beaucoup sur la chasse au temps des Étrusques tandis que les auteurs anciens conservent le souvenir du rôle très spécial qu'y jouait la musique : pour attirer le gibier, le flûtiste étrusque était imbattable !

L'Étrurie était réputée giboyeuse et, dès l'époque archaïque, des scènes de chasse apparaissent sur les monuments étrusques. On y voit, par exemple, la traque au sanglier et sa capture dans un filet. Des peintures nous montrent la course des chasseurs, les uns à cheval, les autres à pied, brandissant qui un épieu, qui une hache, les chiens surexcités, la bête en sang, prête à charger. La chasse au cerf n'était pas différente et il semble que la musique jouait un rôle non négligeable dans les opérations, et pas simplement pour rameuter les chiens. Si l'on en croit Élien, qui écrit au IIe s. de notre ère, les Étrusques chassaient le gros gibier avec la participation d'un flûtiste. Par ses mélodies envoûtantes, il attirait irrésistiblement les animaux les plus farouches hors de leurs repaires. La tombe de la Chasse et de la Pêche montre qu'on pratiquait aussi, armé d'une fronde, la chasse aux oiseaux sauvages. Un fronton de la même tombe illustre par ailleurs une joyeuse troupe, revenant d'une chasse au lièvre. Fermant la marche, un petit serviteur porte deux *lagôbola*, ces cannes courtes qu'on lançait à distance pour assommer l'animal dans sa course. L'expédition n'est d'ailleurs peut-être pas achevée car, en tête de la troupe, un chien semble bien avoir flairé le lièvre caché, immobile dans les fourrés, à l'extrémité droite de la scène. En Etrurie, comme dans les autres civilisations antiques, la chasse organisée était une activité plutôt réservée à l'aristocratie. À Tarquinia, à la fin du VIe s., il se trouva même un noble que sa passion cynégétique poussa à faire peindre un superbe intérieur de tente de chasse dans la tombe qu'il s'était préparée pour l'au-delà.



Tombe du Chasseur (Tarquinia). Dans cette peinture d'un intérieur de tente, l'artiste a poussé l'illusion jusqu'à figurer des pièces de gibier suspendues à l'armature de la toile.



Tombe de Colle Casuccini à Chiusi (Ve s. av. J.-C.).



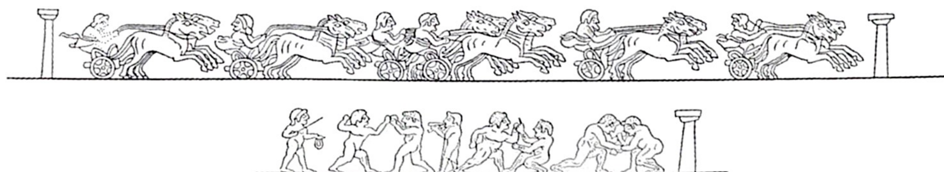
LES JEUX EN ÉTRURIE

Les jeux en Etrurie sont bien connus par la multitude des représentations qu'en livrent les peintures des tombes ainsi que les reliefs funéraires (cippes et sarcophages). Mais qu'on ne s'y trompe pas : loin d'être cantonnées à la célébration de funérailles, de telles manifestations se tenaient également lors de fêtes paysannes ou citadines ou encore à l'occasion de cérémonies religieuses dans les grands sanctuaires, tel celui de Voltumna près d'Orvieto.

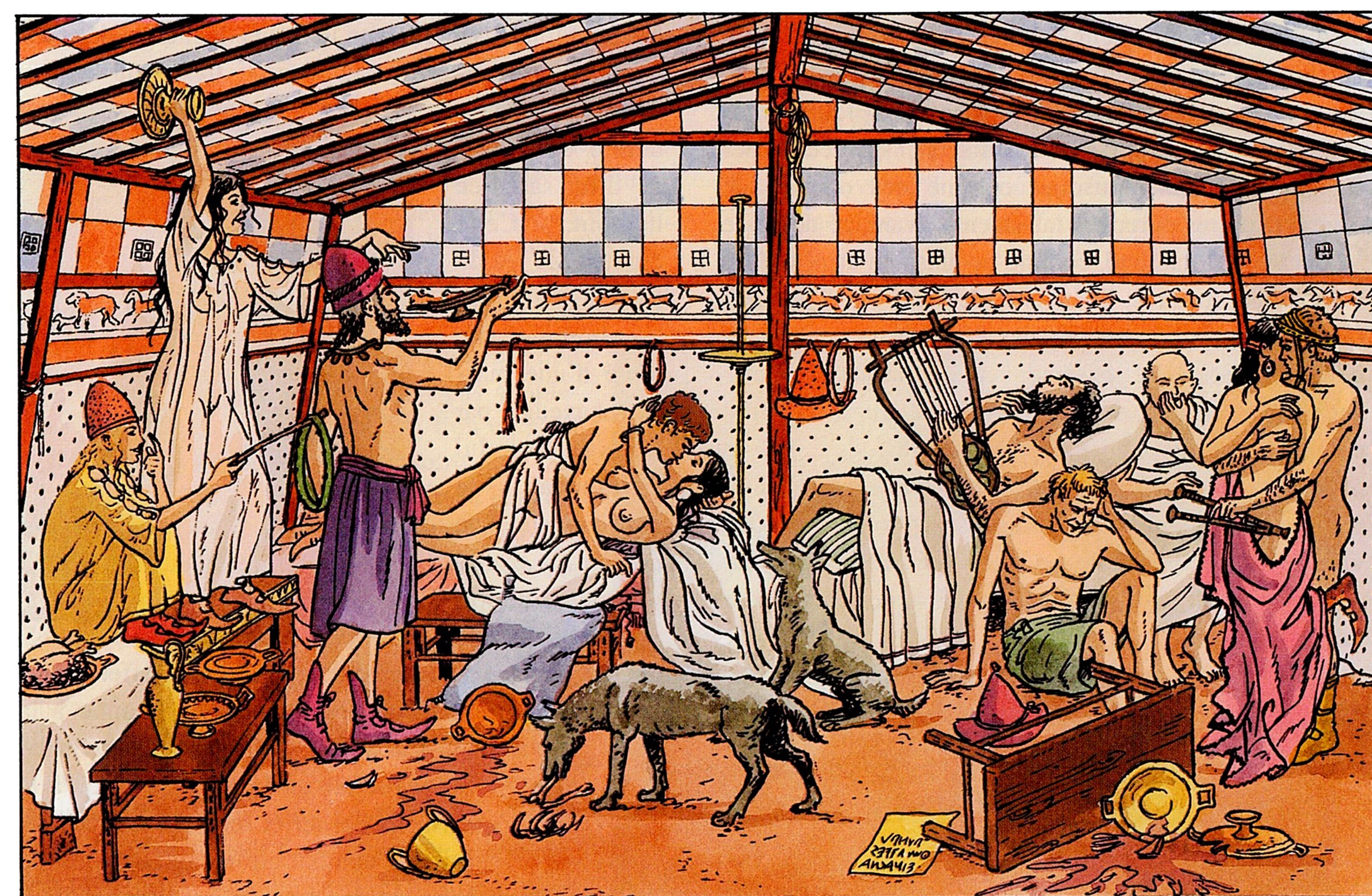
Comme dans le monde grec, le programme comportait une belle palette d'épreuves sportives : la course à pied, le saut en longueur, le lancement du disque et du javelot, la lutte à mains nues ou protégées par le ceste, les courses de chevaux et puis encore, spectaculaires entre toutes, les courses de chars où l'on décèle des traits proprement étrusques comme des courses de triges. D'autres épreuves laissaient davantage de place à la grâce et l'habileté, comme la danse en armes et les acrobaties équestres. Et la liste n'est pas close : danses féminines - les contorsions des mains et la qualité des bonds étaient très sérieusement cotées par des arbitres – carrousel équestre par des escadrons de jeunes hommes en armes, et aussi en marge, dirait-on, des épreuves officielles, tout ce qui contribuait à donner à la manifestation cette ambiance typiquement étrusque de fête villageoise - des flûtistes omniprésents, des jeux d'adresse et d'équilibre, des jongleries, des chants, des farces théâtrales…

Les Étrusques n'ont pas connu les combats de gladiateurs qui sont plutôt une "spécialité" de Campanie, par la suite adoptée et développée par Rome. Mais leurs jeux funèbres comportaient quelque chose de très particulier et tout aussi cruel, en lien avec la même idée fondamentale d'assurer la survie du défunt en échange d'un sacrifice humain. Cette épreuve, le jeu du Phersu, opposait un homme nu, armé d'une massue et aveuglé par un sac qui lui enveloppait la tête, à un chien de combat, excité par son maître portant un masque (en étr. phersu). S'il ne voulait périr sous l'effet conjugué de l'étouffement et des morsures, l'homme à la massue devait s'efforcer de raccourcir la longue laisse du molosse jusqu'à le saisir au collier et lui fracasser la tête. Étrange combat qui annonce de loin le supplice des martyrs livrés aux fauves dans l'amphithéâtre romain.

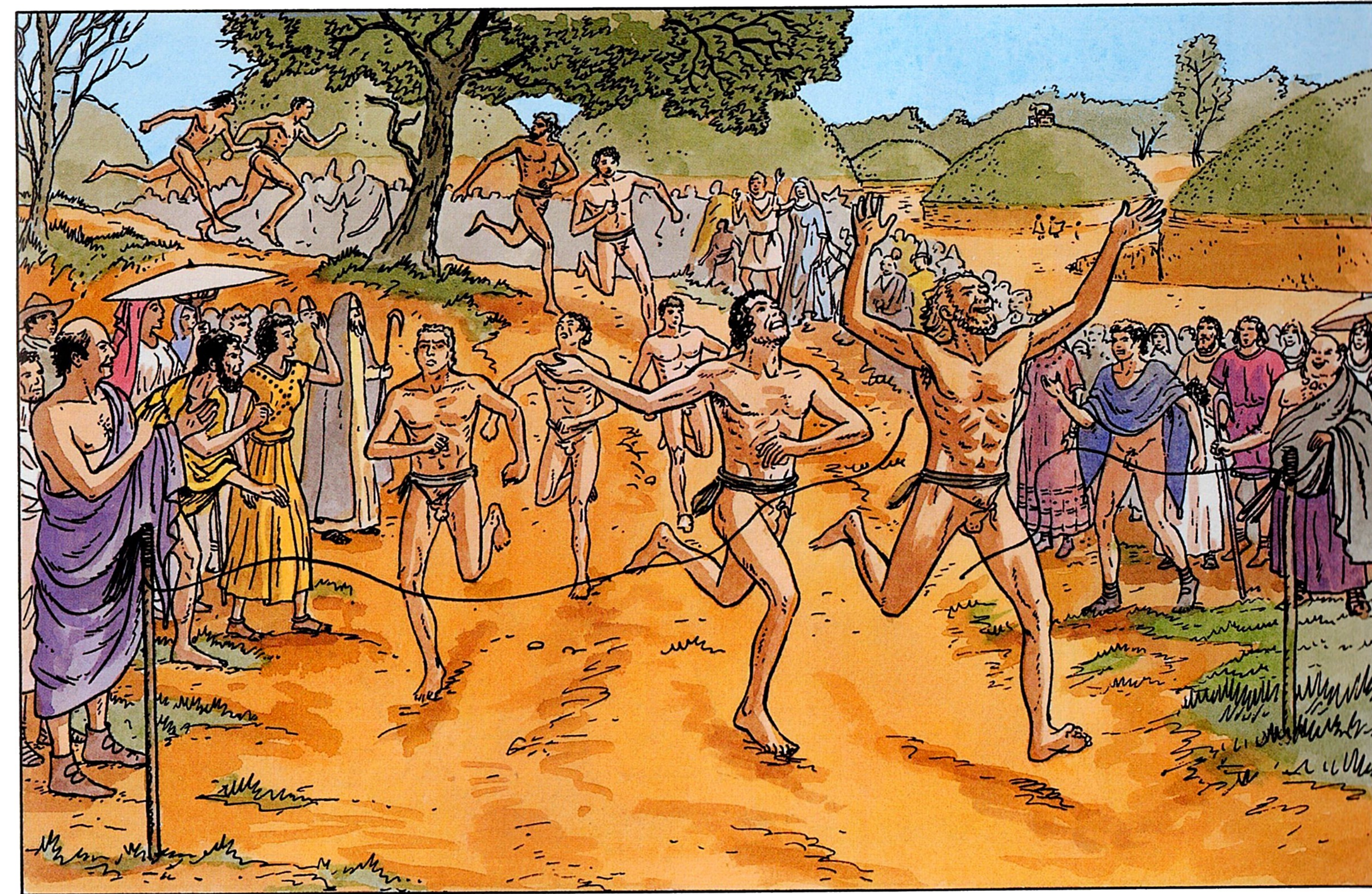




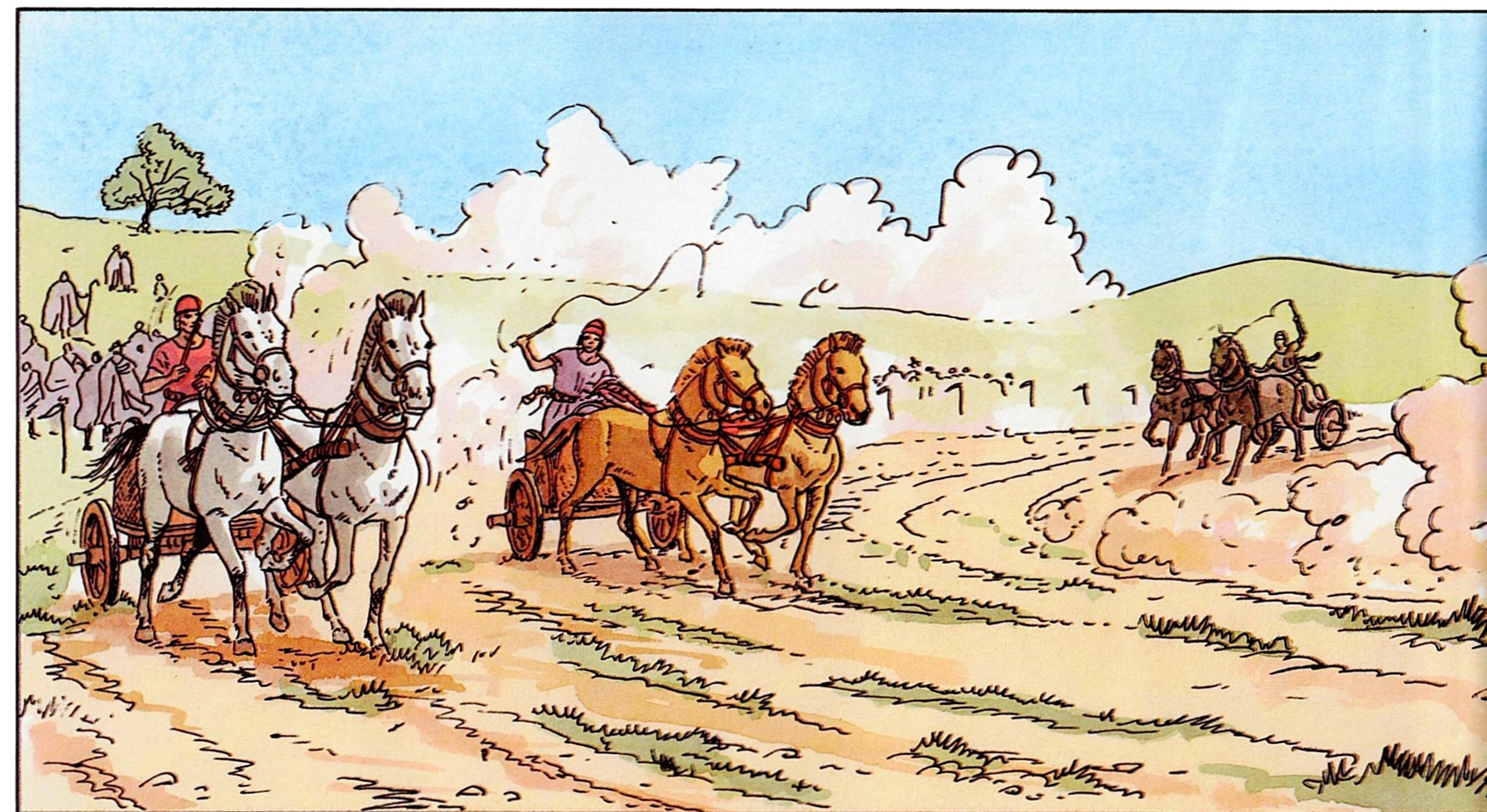
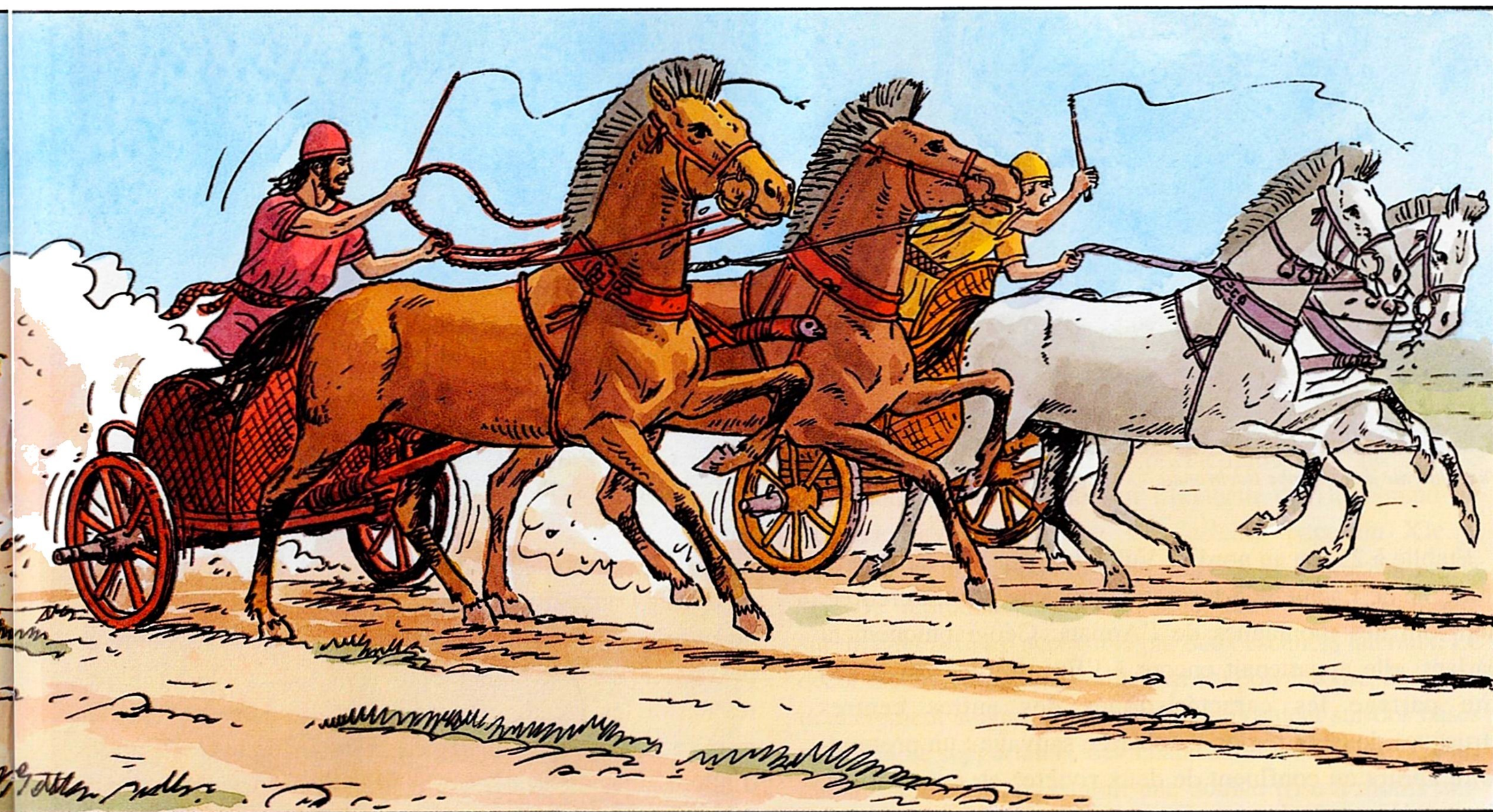
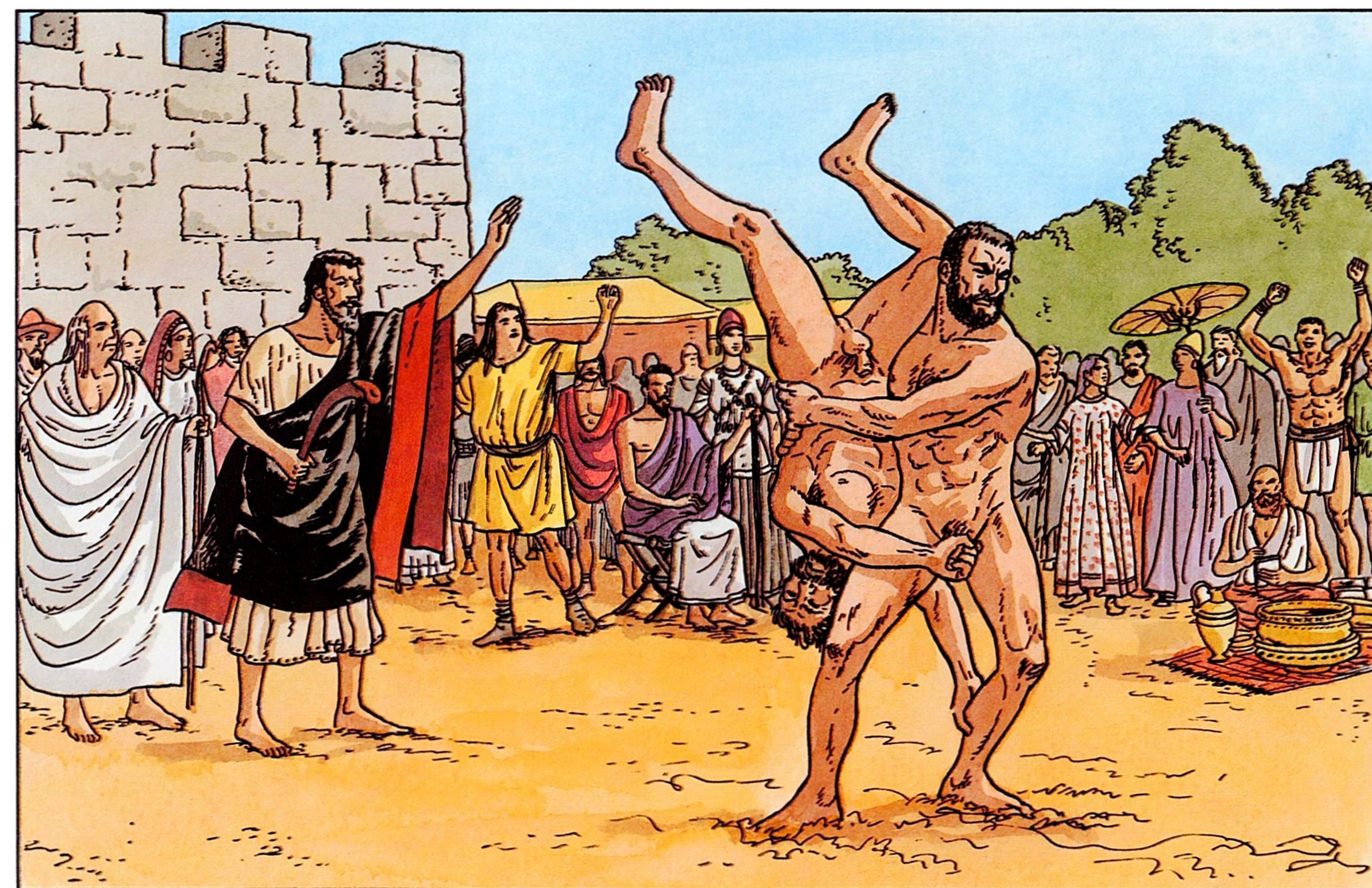
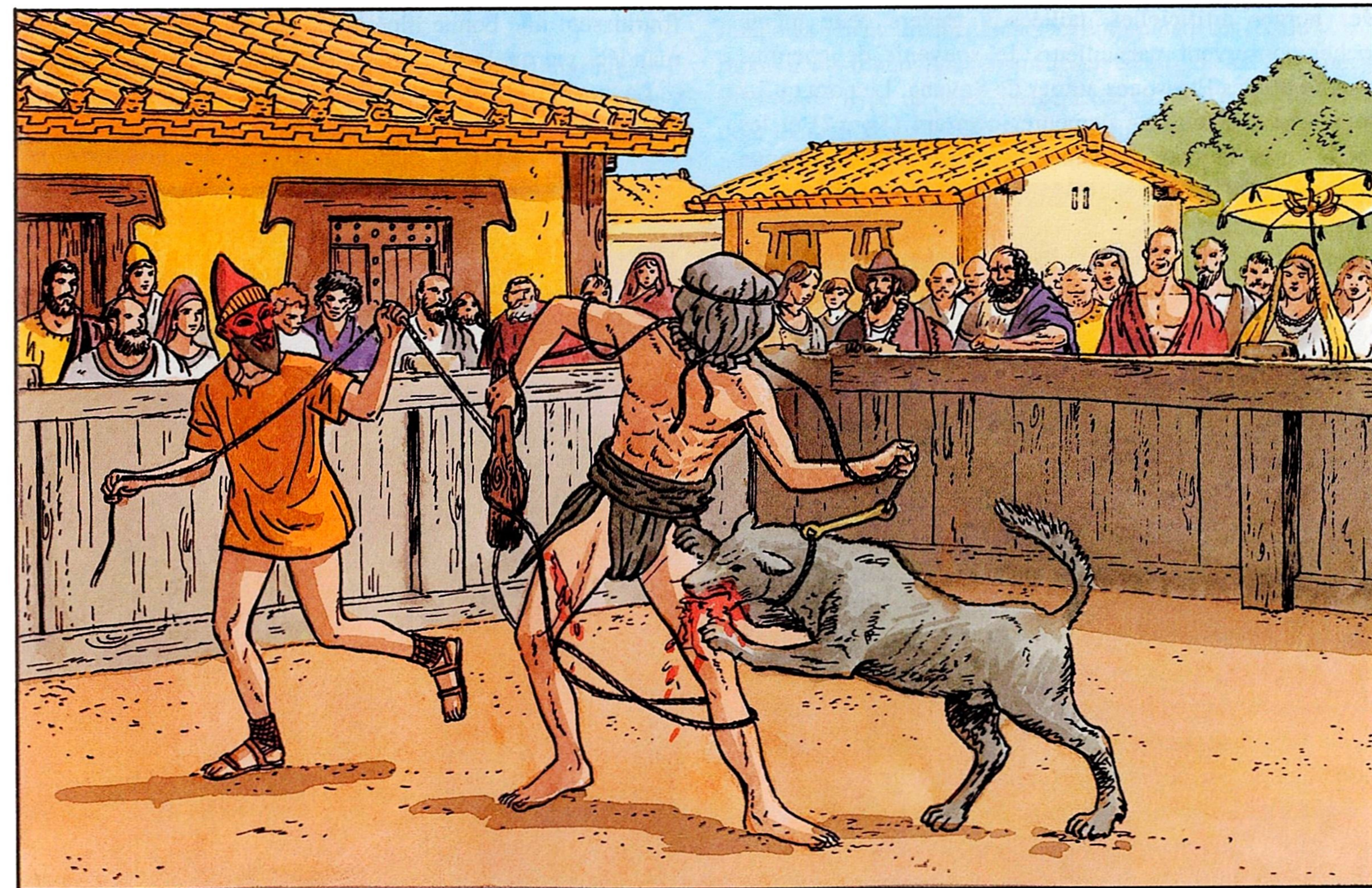
Course de chars, lutte et pugilat : ce décor gravé orne un chaudron de bronze étrusque, vraisemblablement un trophée sportif, découvert en Campanie au XIXe s.



Un retour de chasse fructueux (en haut) se prolonge par un banquet arrosé (en bas).



En-bas : dans l'éventail des jeux funèbres, la course à pied attire un public nombreux.

En-haut : une piste rustique accueille une course de chars.
En-bas : les exploits d'Héraclès inspirent le jeu des lutteurs.

En-bas : le jeu du Phersu : ultime chance pour un condamné d'échapper à la mort, en cas de victoire.


Vue générale de la Tombe Ildebranda.



SOVANA

Encore un site qui porte un nom moderne, Sovana, dont on conjecture qu'il serait issu de l'étrusque *Svea*. Ce n'est qu'au travers de l'étude des tombes qu'il nous est possible de reconstituer, avec mille précautions, ce que fut cette petite ville. Elle connut manifestement son heure de gloire (l'importance des monuments funéraires en est la preuve), mais elle sombra dans l'oubli, sans doute parce qu'elle trouva plus forte qu'elle : la ville de Vulci.

Établie à 25 km au nord de Vulci, la petite cité étrusque à l'origine de l'actuelle Sovana occupait une position retirée, non loin des montagnes de l'Amiata. Géographiquement parlant, elle appartenait encore à l'Étrurie rupestre et son site partage les caractéristiques des autres centres étrusques de cette région au charme sauvage : un promontoire abrupt au confluent de deux rivières et, en vis-à-vis, des tombes sculptées par dizaines dans les falaises de tuf. Des gorges artificielles, taillées à travers cette même roche, conservent par ailleurs le souvenir de chemins ouverts par les Étrusques autour de Sovana. Le nom qu'ils donnaient à la localité demeure incertain (*Svea* ?) et les auteurs anciens nous apprennent seulement qu'à l'époque romaine, elle prit le nom de *Suana*, devenu Soana au Moyen Âge.

L'agglomération actuelle recèle peu de vestiges visibles de son passé étrusque. Ils se ramènent pour l'essentiel à un fossé et un rempart localisés du côté est, où ils barraient l'accès naturel depuis le plateau. L'histoire de la Sovana étrusque est en fait surtout connue à partir de ce qu'en révèlent ses nécropoles, à travers l'architecture des tombes et les objets qui y ont été trouvés. Apparue deux siècles après Vulci, au VIIe s. av. J.-C., la cité connut un brutal déclin au Ve s. et fut peut-être même abandonnée. D'aucuns y voient la conséquence d'une mainmise opérée par la puissante Vulci sur les marges de son territoire. Par une sorte de retournement inattendu, Sovana renaît vers le milieu du IVe s. et, alors que Vulci, écrasée par Rome en 280, sombre dans le marasme, elle connaît une période de réelle prospérité aux IIIe et IIe s. ainsi qu'en témoigne la monumentalité des tombes de cette époque.

C'est à un dessinateur anglais, James Ainsley, pionnier de l'étruscologie moderne, que l'on doit la découverte des tombes rupestres de Sovana. Au printemps de l'année 1843, bravant le scepticisme des villageois, il explora les vallées au pied du promontoire et y trouva, sous la folle végétation des falaises, un impressionnant ensemble de tombes qui dormaient dans l'oubli le plus total. Le principe de ces tombeaux est assez simple. Au pied d'une façade architecturale, entièrement taillée dans le tuf, s'ouvre un passage ou *dromos* en pente, menant à la chambre funéraire. Parmi les façades en forme de dé, correspondant au modèle le plus répandu, apparaissent quelques réalisations d'allure plus théâtrale, voire grandiose. La tombe de la Sirène et la tombe Ildebranda, datables du IIIe s. av. J.-C., fournissent une bonne illustration de ces sépultures commandées par quelques riches familles étrusques de Sovana.

La tombe de la Sirène, en forme d'édicule à reliefs, réserve une place de choix aux figurations infernales, suivant en


Détail du podium et de la colonnade de la même tombe.



Façade de la Tombe de la Sirène.

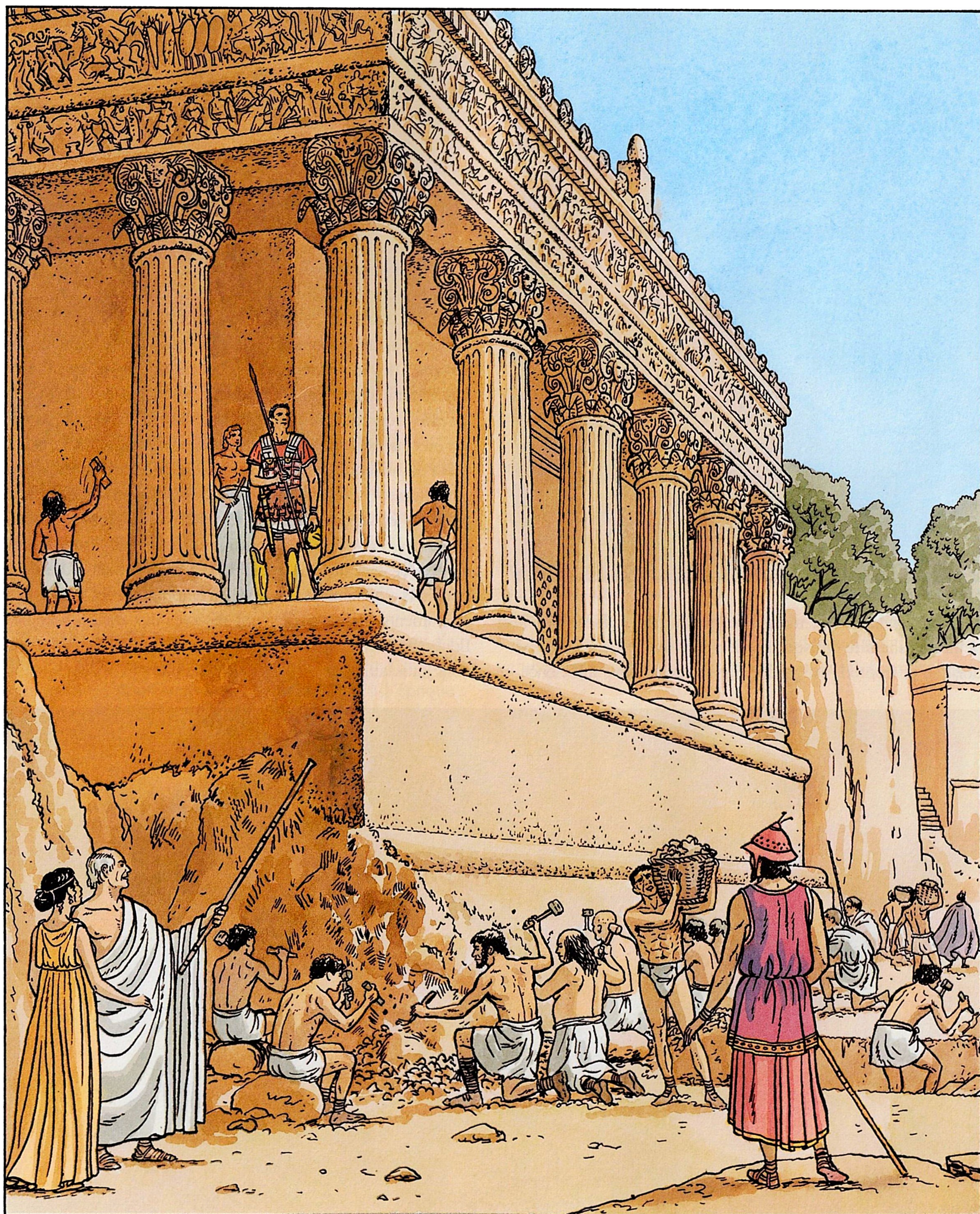
cela une tendance que manifeste, notamment à Tarquinia, la peinture funéraire étrusque contemporaine. La façade, à frise dorique et fronton, est gardée par deux démons ailés encadrant une niche où le défunt est représenté à demi-étendu sur un lit de banquet. Dans le fronton, entre deux figures ailées, apparaît Scylla, monstre marin à buste de femme. Cette représentation n'est sans doute pas étrangère à une conception ancienne qui, plutôt que dans les entrailles de la terre, situait le séjour des âmes dans une île au-delà de l'océan.



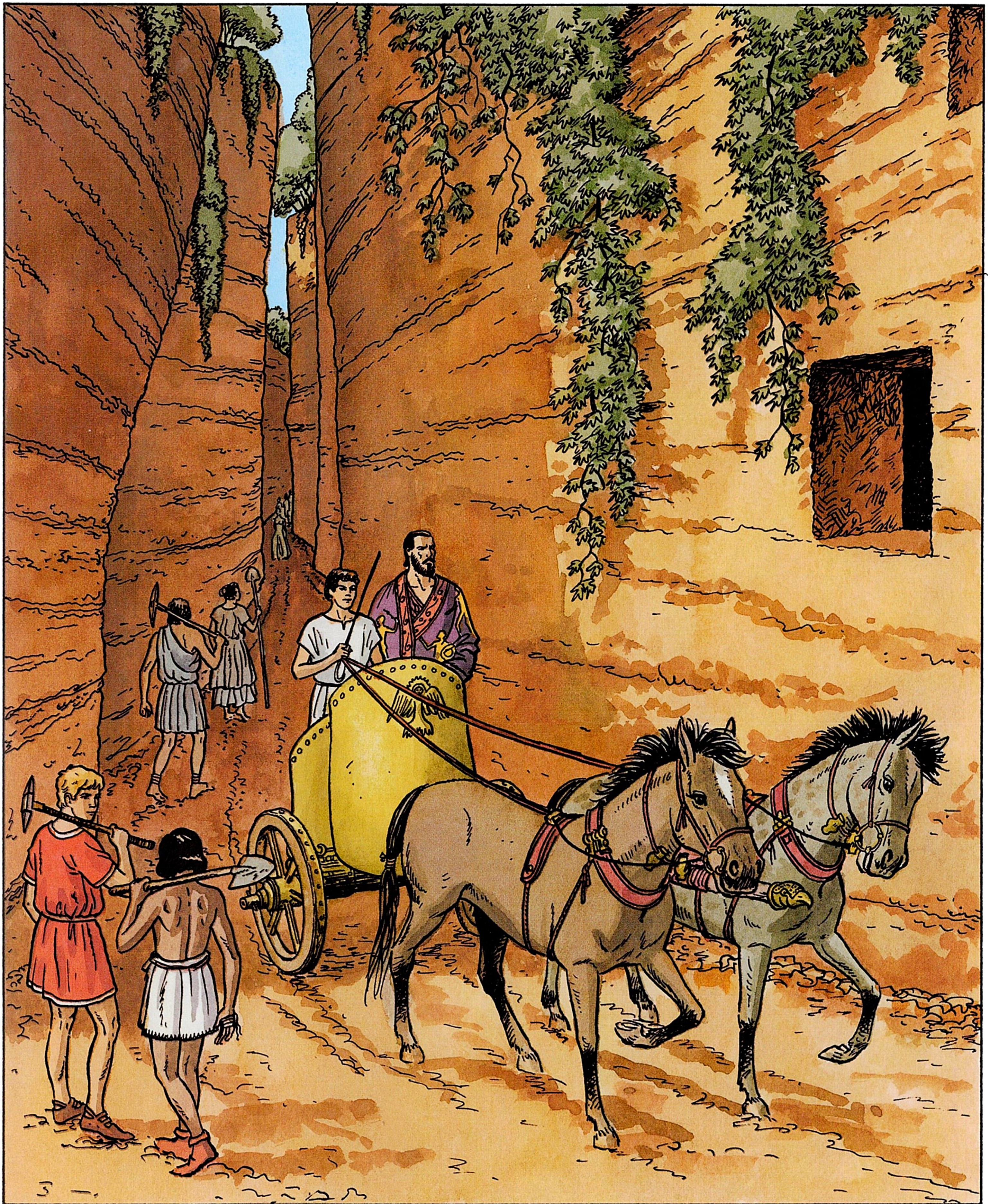
Tombe de la Sirène.

Le monument le plus spectaculaire est la Tombe Ildebranda, ainsi nommée en l'honneur de Hildebrand de Sovana, devenu Grégoire VII, célèbre pape du XIe s. Surmontant une chambre souterraine à plan cruciforme, la "façade" reproduisait en réalité un temple à colonnade, monté sur un haut podium accessible par deux escaliers latéraux. Le décor architectural, vraisemblablement polychrome, était particulièrement soigné . Les colonnes reposaient sur des bases profilées et supportaient des chapiteaux à acanthes et têtes humaines. Par-dessus courait une double frise à motifs animaliers et végétaux. L'aspect de la toiture – plate ou à deux rampants – demeure incertaine. En empruntant ses formes aux monuments traditionnellement réservés aux dieux, la tombe Ildebranda livre un témoignage exceptionnel de la ferveur dont jouissait, chez les Étrusques, le culte des ancêtres.

Sommeillant sous la végétation, de multiples tombes à façade émergent des falaises de Sovana.



Plusieurs équipes de tailleurs de pierre achèvent de sculpter dans le tuf, la tombe d'Ildebranda.



Une route étroite, taillée à travers la roche, mène à Sovana.



Surpris en pleine activité, des pilleurs de tombes sont exterminés par la milice locale.



Sur fond d'une nuée infernale, Charun, figure démoniaque de l'au-delà étrusque (Sarteano)



TROIS TOMBES

Nous avons déjà eu l'occasion de voir combien les monuments funéraires constituent des témoins irremplaçables d'un moment de l'Histoire en un lieu bien précis. Les trois exemples, que nous examinons en ces pages, ne dérogent pas à la règle. Ils montrent combien les Étrusques fortunés se montraient soucieux de leur vie dans l'au-delà et du souvenir qu'ils ne manqueraient pas de laisser dans la mémoire des peuples. Ce sont vraiment les vestiges d'une civilisation brillante, mais disparue, prouvant par là que les œuvres des hommes sont toujours éphémères et que les puissants d'hier disparaissent aisément dans les poussières du sol et du temps…

La tombe *a casa* de Pian di Mola, à Tuscania

Important carrefour routier au cœur de l'Étrurie rupestre, Tuscania (en lat. *Tuscana*) joua un rôle de premier plan au Moyen Âge, avant que les guerres et plusieurs violents tremblements de terre ne minent sa prospérité. Pour l'époque étrusque, les tombes constituent pratiquement la seule source de documentation. Elles témoignent d'une évolution culturelle qui suit de près celle des grandes métropoles de l'Étrurie méridionale côtière. Une spectaculaire illustration en est fournie par la tombe "en maison" (en it. *a casa*) dégagée, en 1984, dans la nécropole de Pian di Mola, au nord-est de Tuscania. Ce monument reproduit une luxueuse demeure à portique, comparable aux riches maisons urbaines apparues au tournant des VIIe et VIe s. av. J.-C. Techniquement, la réalisation est assez impressionnante car elle consiste en masse rocheuse entièrement sculptée dans un banc de tuf. Sur le toit, au milieu des cippes funéraires, se dressaient des lions et des sphinx, gardiens attentifs de cette demeure d'éternité.

Sarteano : la Tombe du Quadrige infernal

Explorée en 2003, la Tombe du Quadrige Infernal recèle un décor de fresques remarquablement conservé, datant de la seconde moitié du IVe s. av. J.-C. Dans l'antichambre de la tombe, sur la paroi gauche, apparaît d'abord le quadrige qui a donné son nom à la sépulture : deux griffons et deux lions bondissant entraînent dans leur course un char monté par l'effrayant Charun, aux joues ici griffées à sang et au regard comme halluciné de fureur. Vient ensuite la figuration d'un couple masculin sur un lit de banquet, sans doute les défunts. Les deux personnages, l'un, jeune et serein, et l'autre – plus âgé et maussade – un père et son fils ?, échangent un geste d'affection. Dans la chambre proprement dite, de grands hippocampes occupent le tympan du fond, au-dessus du sarcophage principal, mais l'image la plus saisissante est ici encore réservée à la paroi de gauche. Un monstrueux serpent emplit l'espace de ses enroulements et dresse ses trois têtes crêtées de rouge et barbues, dont les gueules entrouvertes découvrent des dents acérées.



Dragon, hydre ou serpent-coq ? Un image qui annonce les monstres de l'art médiéval d'Occident (Sarteano).



Combat victorieux des guerriers de Vulci contre leurs adversaires. À gauche, libération de Macstarna, connu sous le nom de Servius Tullius, comme avant-dernier roi de Rome. D'après un dessin du XIXe s.

La Tombe François, à Vulci

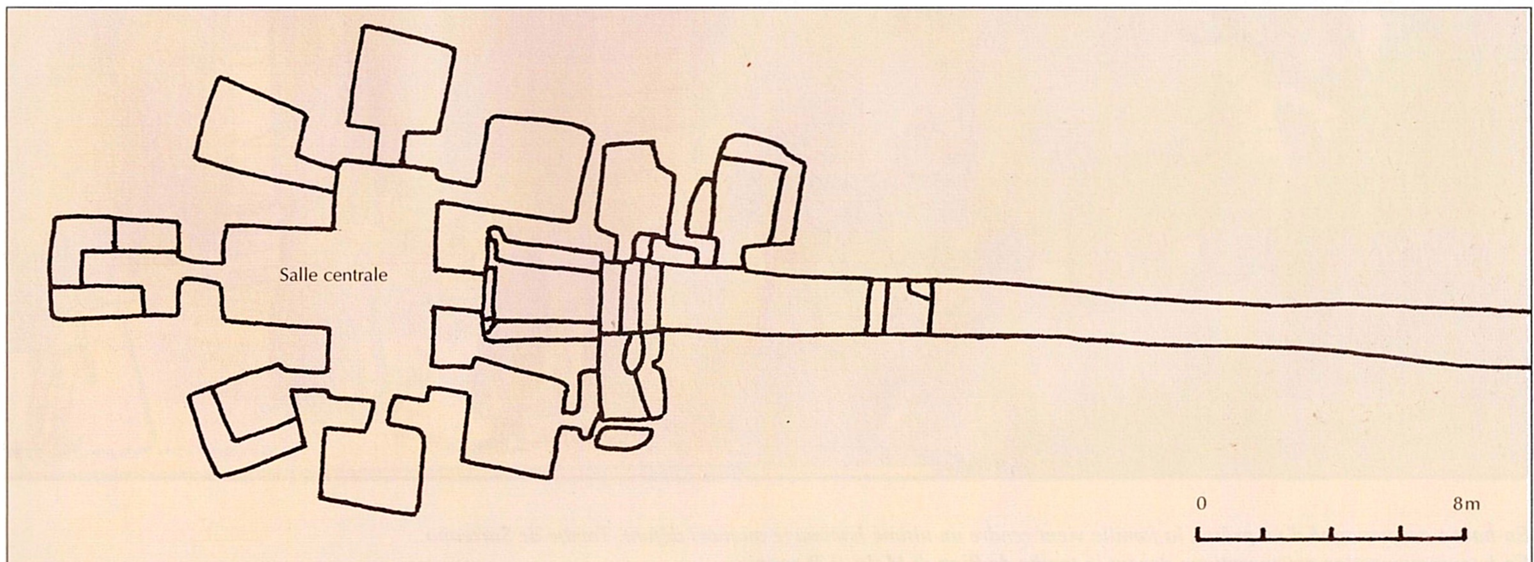
Découverte en 1857, la Tombe François, est le plus grand hypogée familial de la nécropole est de Vulci. Les fresques qui décorent la salle centrale (IVe s. av. J.-C.), forment un ensemble absolument unique dans la peinture funéraire tardo-étrusque, et par leur ampleur, et par les sujets figurés.

Une des fresques représente un homme accompagné de l'inscription *Vel Saties*, soit un prénom et un nom. Ce personnage, qui est peut-être le fondateur de la tombe, fut en tout cas une gloire familiale et publique : il est figuré en tenue de triomphateur, couronné de laurier et drapé dans une *toga picta*, toge pourpre, tissée de motifs en fil d'or. Le regard porté au loin, il s'apprête à observer le vol d'un oiseau que libère à l'instant le garçon placé à ses pieds. C'est, entre autres, à ce procédé, la prise des auspices, que recouraient les Étrusques pour sonder la volonté des dieux.

Les peintures du fond de la salle déroulent en vis-à-vis deux scènes de massacre, l'une légendaire, l'autre historique, toutes deux accompagnées d'inscriptions peintes identifiant les personnages. Cette confrontation, évidemment intentionnelle, confère à la légende des accents de vérité et, inversement, apporte à l'histoire une coloration héroïque. À gauche, les artistes ont peint le massacre des prisonniers troyens par Achille. Sur la paroi opposée, des combattants de Vulci tuent une coalition de guerriers menés par les Tarquins, au pouvoir à Rome au VIe s. av. J.-C. Tout en citant des personnages identiques à ceux de la fresque, les historiens latins ont livré de cette "rencontre" une version toute pacifique: Tarquin l'Ancien aurait accueilli en alliés des guerriers de Vulci et désigné un de leurs compagnons, Servius Tullius, alias Macstarna, pour lui succéder sur le trône. D'après la fresque, Vulci pourrait, en fait, avoir pris le pouvoir à Rome, en renversant Tarquin. Curieusement, la peinture illustre un épisode que la tradition romaine ignore totalement (et délibérément ?) : la mise à mort, par un guerrier de Vulci, de *Cneve Tarchunies Rumach*, soit, ni plus ni moins, un Tarquin de Rome. Si ce n'était le roi de Rome, c'était à coup sûr un de ses proches parents !

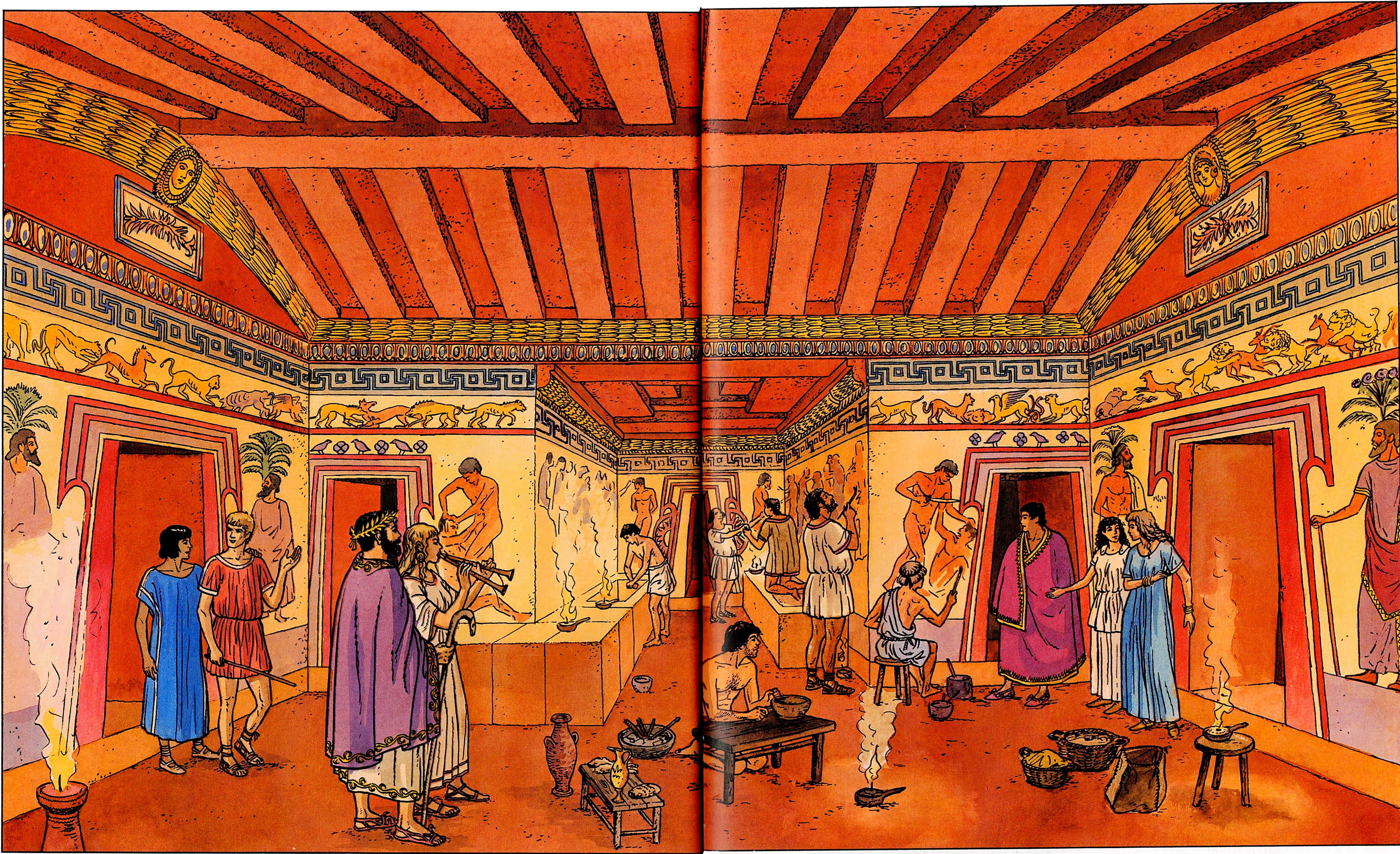


Vel Saties : le plus ancien portrait en pied de la peinture étrusque (Tombe François).

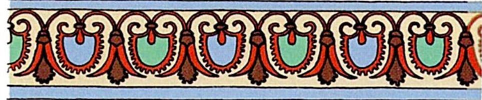


Plan de la Tombe François.

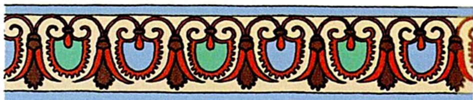
En-haut : accompagné d'un prêtre, la famille vient rendre un ultime hommage au mari défunt. Tombe de Sarteano.
En-bas: inauguration aristocratique devant la tombe de Pian di Mola, à Tuscania.

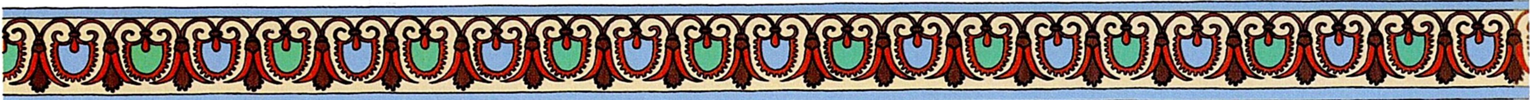


En compagnie d'Alix et Enak, Vel Saties contemple l'achèvement des fresques illustrant les exploits de ses ancêtres dans la tombe François.



EPIGRAPHIE





Si l'on excepte un long rituel sur un tissu de lin découvert en Egypte, tous les textes étrusques sont représentés par des inscriptions, au nombre de 12.000 environ. Contrairement à l'opinion courante, l'étrusque ne pose plus aucun problème de déchiffrement. Depuis le milieu du XIX[e] s., les savants lisent sans difficulté les textes rédigés dans cette langue, car on a reconnu que les Étrusques utilisaient, avec quelques adaptations, l'alphabet introduit en Italie par les premiers colons grecs, venus d'Eubée au VIII[e] s. av. J.-C. Le problème est celui de l'interprétation, c'est-à-dire la traduction des textes.

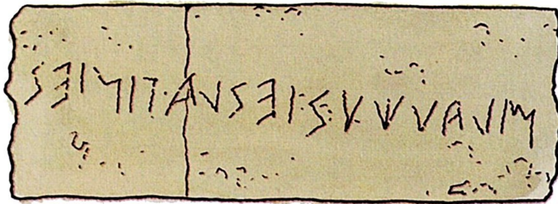
On ne comprend actuellement que 300 mots et la structure de la langue demeure très obscure. Mais cela suffit déjà pour traduire l'immense majorité des inscriptions, constituées de textes très courts - indications de propriété, épitaphes, formules votives. Les textes longs, en revanche, soulèvent plus de difficultés. Leur teneur générale est connue, mais leur compréhension au mot à mot reste très hypothétique. Il subsiste l'espoir de découvrir une "Pierre de Rosette", qui livrerait la clef de l'étrusque.




De dr. à g. : Pupluna - Populonia
Monnaie de bronze (III[e] s. av. J.-C.)



De dr. à g. : larthcupuresaranthia - Larth Cupure, (fils) de Aranth.
Tête de guerrier en pierre placée sur une tombe d'Orviéto (VI[e] s. av. J.-C.)

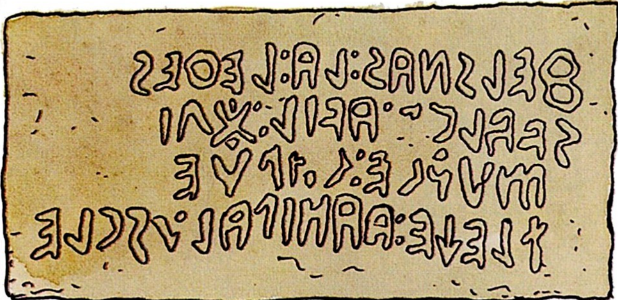


De dr. à g. : milauchusieslatinies -
Moi (j'appartiens) à Lauchusie Latinie.
Inscription au-dessus de l'entrée d'une tombe à chambre d'Orvieto (VI[e] s. av. J.-C.)

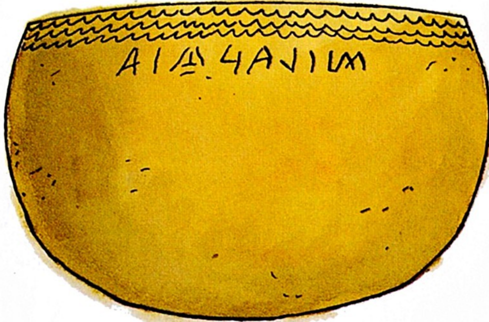
ALPHABET MODÈLE	INSCRIPTIONS ARCHAÏQUES (VII[e] - V[e] SIÈCLE)	INSCRIPTIONS RÉCENTES (IV - I SIÈCLE)	TRANSCRIPTION ET VALEURS PHONÉTIQUES
A	A	A	a
8			ⓑ
⅂	)	Ↄ	c (= k)
◁			ⓓ
Ǝ	Ǝ	Ǝ	e
ꟻ	ꟻ	ꟻ	v
I	I	‡ t	z
目	目	目 ⊘	h
⊗	⊗ ⊕ +	⊙ O	ϑ (th)
I	I	I	i
ꓘ	ꓘ		k
⅃	⅃	⅃	l
M	M	M ∧	m
И	И	И	n
⊞			ⓢ
O			ⓞ
⅂	⅂	⅂	p
M	M ⋈	M	ś
Ϙ	Ϙ		q
◁	◁	D	r
≷	≷ ≷≷	≷≷	s, ś
T	T	T ᛚ	t
Y	Y	V	u
X	X		ś
Φ	Φ	Φ	φ (ph)
Y	Ψ	Ψ	χ (kh)
	(8 8)	8	f



De dr. à g. : mirepesunasaviles - Moi (j'appartiens) à Avile Repesunas.
Canthare en bucchero, dont l'inscription "parlante" désigne le propriétaire (vers 600 av. J.-C.).



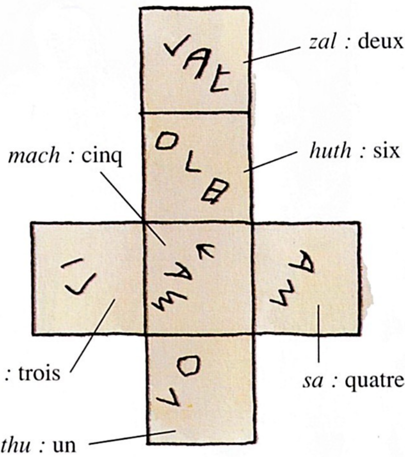
De dr. à g. :
felsnas : la : lethes — La(rth) Felsnas, (fils) de Lethe
svalce : avil : CVI — a vécu 106 ans.
murce : capue — Il a (? fait quelque chose ?) à Capoue.
tleche : hanipaluscle — Il a (? subi quelque chose ?) de la part des troupes (?) d'Hannibal.
Épitaphe d'un ancien combattant de la 2[e] guerre punique. Tarquinia (II[e] s. av. J.-C.).

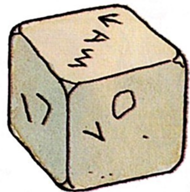


De dr. à g. : milarthia - Moi (j'appartiens) à Larthi.
Bol en argent de la princesse déposée dans la tombe Regolini Galassi à Cerveteri (VII[e] s. av. J.-C.).



Petit coq en céramique bucchero *portant un alphabet modèle grec eubéen (VII[e] s. av. J.-C.). Les Étrusques n'en ont pas repris les lettres B, C, D et O, correspondant à autant de sons absents de leur parler.*

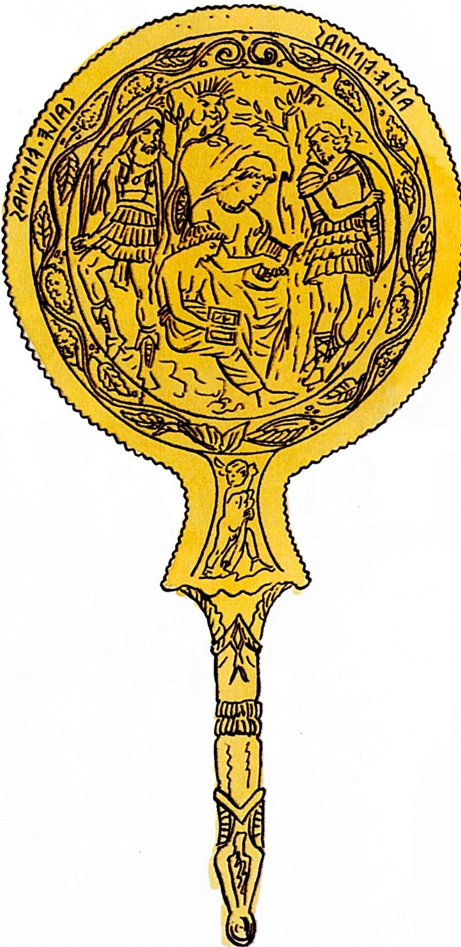




Dé à jouer, en ivoire.

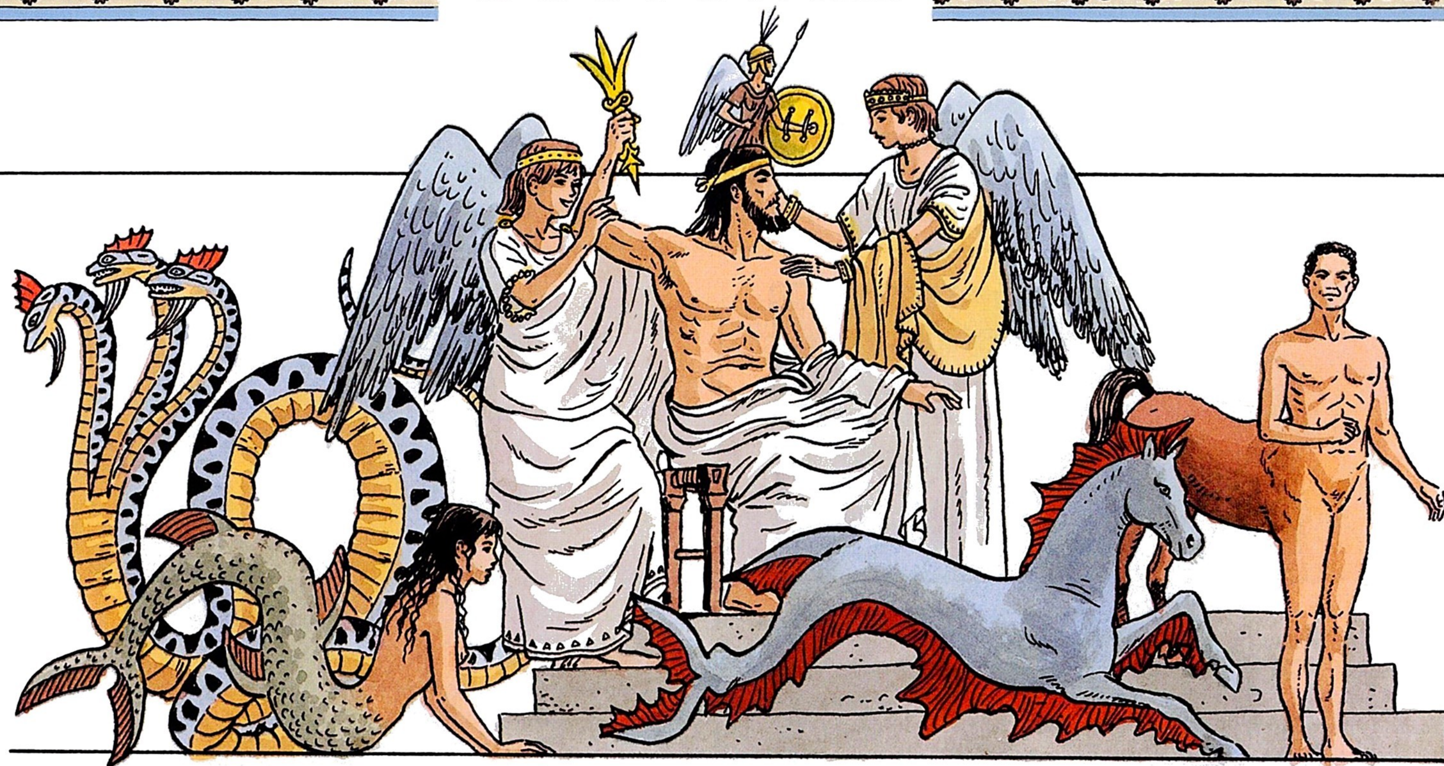


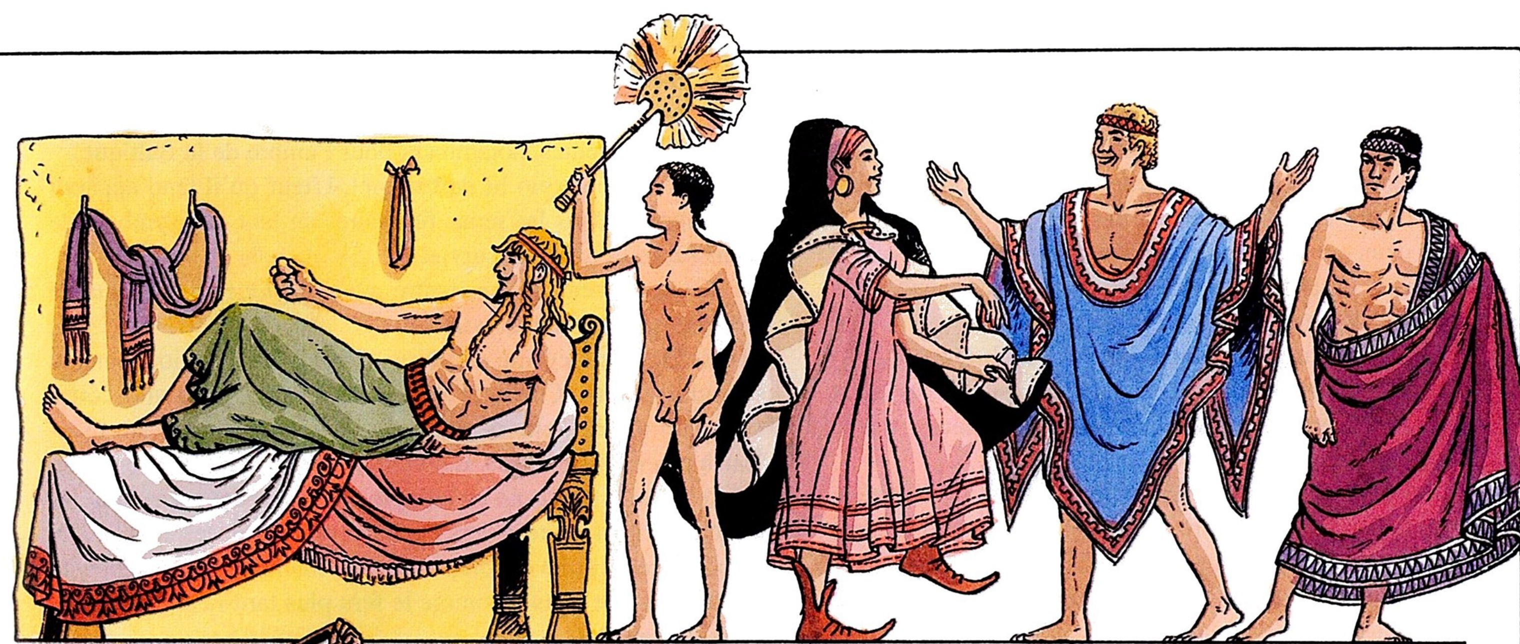
De g. à dr. : mizinakularthuzalekuluniiesi - Moi (je suis) l'œuvre réalisée par ?/pour ? Larthus Kuluniie.
Brûle-parfum (?) en bucchero d'Artiminio (fin VII[e] s.).



De dr. à g. : avle.vipinas - caile.vipinas - Avle Vipinas Caile Vipinas
Prénoms et noms des deux guerriers figurés sur le miroir (vers 300 av. J.-C.). Il s'agit de frères connus dans la tradition romaine comme héros de Vulci, sous les noms de Aulus et Caeles Vibenna.

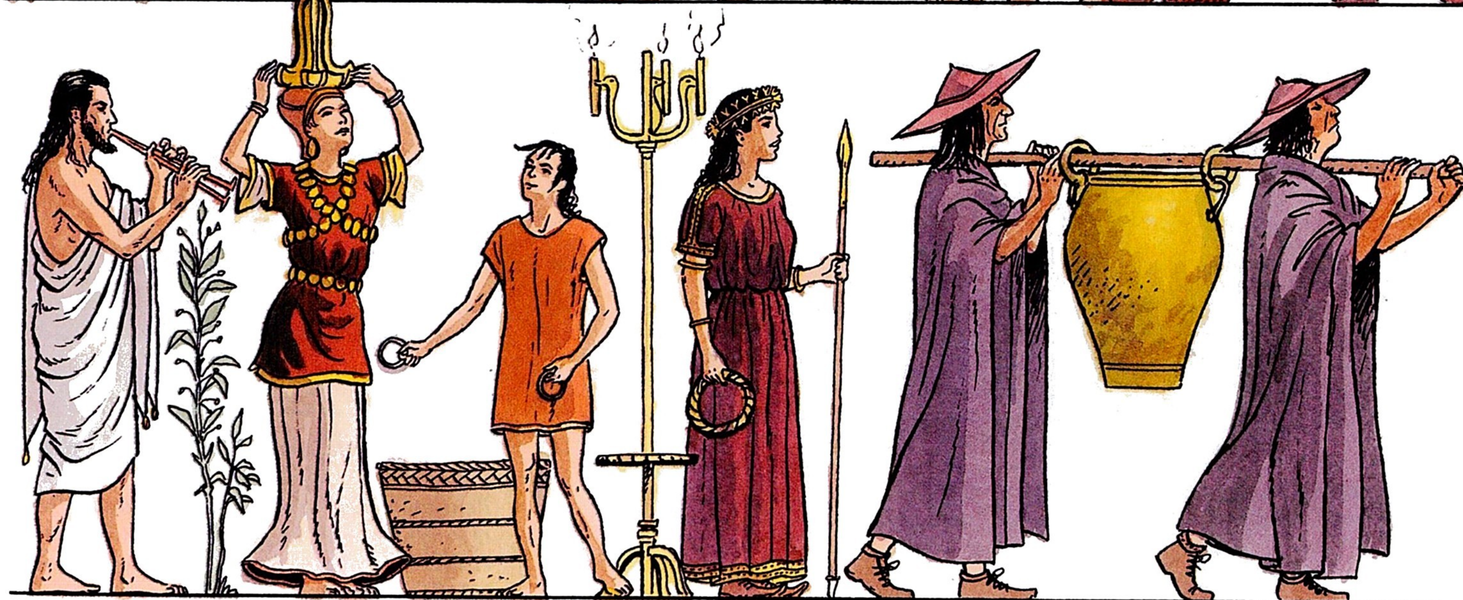
COSTUMES









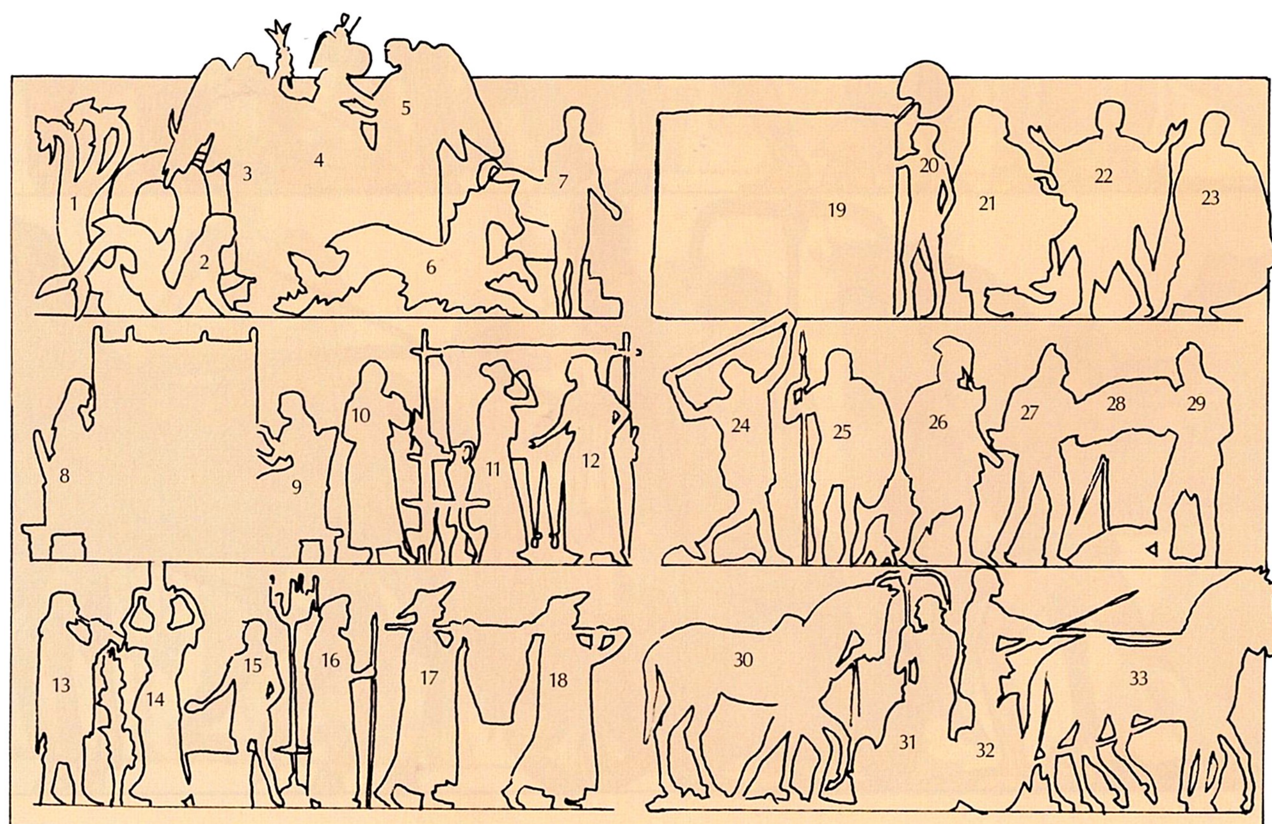


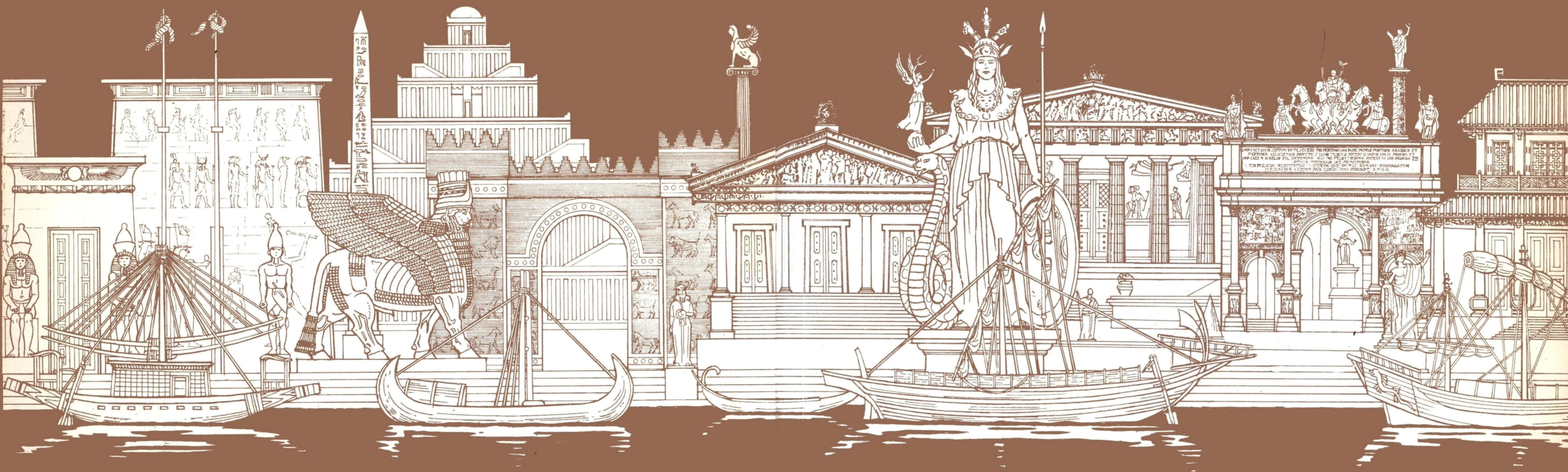




DESCRIPTION :

1. Serpent à trois têtes crêtées et barbues, un des monstres qui peuplaient l'au-delà dans l'imaginaire étrusque.
2. Sous forme de femme-oiseau ou, plus tardivement, de femme-poisson, la Sirène était un être funéraire d'origine orientale: par ses chants, elle appelait les vivants à la mort et conduisait leurs âmes jusque dans un au-delà transmarin.
3-4-5. Entre deux servantes ailées, Tinia engendre Menerva qui surgit, en armes, de la tête de son père. Version étrusque de la légende grecque de l'enfantement d'Athéna par Zeus.
6. Hippocampe, animal psychopompe comme la Sirène.
7. Centaure, au corps de cheval et torse humain : ces êtres hybrides symbolisaient dans l'Antiquité la brutalité sauvage et la barbarie.
8-9 . Le tissage sur un grand métier vertical, tel que l'illustre le trône de Verucchio, à la fin du VIIIe s. av. J.-C., semble à l'époque une activité réservée aux femmes de rang.
10. Dame vêtue à la mode orientalisante : tunique à galons, large ceinture à disques ajourés et, aux épaules, fibules "en sangsue" (VIIIe - VIIe s. av. J.-C.).
11-12. Tisserandes au travail sur un métier à tisser domestique.
13-14-15. Scène de jonglerie. Au son d'une double flûte - instrument habituel en Étrurie pour la musique d'ambiance, un homme s'apprête à enfiler des anneaux sur la pointe d'un haut candélabre que maintient en équilibre une jeune danseuse, typiquement vêtue d'un costume de scène : tunique légère en toile de lin, casaque à manches courtes, ceintures d'anneaux à la taille et se croisant sur la poitrine (vers 520 av. J.-C.).
16. Issue d'une représentation étrusque du Jugement de Pâris, cette figure de Héra - Uni en étrusque - porte deux couronnes : une sur la tête, une autre en main…avec l'espoir de s'en voir couronnée comme reine de beauté ?
17-18. Porteurs de situle coiffés d'un chapeau à large bord, à la mode des Vénètes. C'est par l'intermédiaire de ce peuple du Nord de l'Italie que les Étrusques commercèrent avec les régions transalpines, notamment pour l'ambre de la Baltique.
19. Aristocrate sur un lit de banquet. L'œuf qu'il tend apparaît fréquemment dans les repas funéraires en tant que symbole de renaissance et donc, de survie.
20. Esclave éventant son maître avec un *flabellum*. Sa nudité souligne sa condition servile.
21-22-23. Une élégante danseuse, vêtue à la mode ionienne, et ses admirateurs. Chaussée de *calcei repandi* et d'une coiffe conique (*tutulus*), elle déploie, par-dessus sa tunique, un manteau à parements brodées. L'homme, face à la danseuse, porte un manteau court - *lacerna* en latin, tombant par-devant et dont les extrémités sont rejetées vers l'arrière, par-dessus les épaules. Le personnage à droite est drapé dans un manteau long - *tebenna*, découvrant une épaule comme le fera plus tard la toge romaine (vers 500 av. J.-C.)
24. Frondeur vêtu d'une tunique courte.
25. Hoplite complètement équipé : casque, cuirasse, cnémides, bouclier et lance (vers 300 av. J.-C.)
26. Cavalier armé d'un sabre à lame large et recourbée (en grec *machaira*).
27-28-29. Deux guerriers, vêtus de pantalons phrygiens, emportent le corps d'un hoplite (475-450 av. J.-C.)
30-31-32-33. Préparatifs d'une course de chars. Les véhicules étaient bas et légers. De telles caractéristiques exigeaient dextérité et concentration des auriges, lors de la compétition. Les chutes n'étaient pas rares et assuraient le spectacle.





JACQUES MARTIN

ALIX

ALIX L'INTRÉPIDE • LE SPHINX D'OR • L'ÎLE MAUDITE • LA TIARE D'ORIBAL • LA GRIFFE NOIRE • LES LÉGIONS PERDUES • LE DERNIER SPARTIATE • LE TOMBEAU ÉTRUSQUE • LE DIEU SAUVAGE • IORIX LE GRAND • LE PRINCE DU NIL • LE FILS DE SPARTACUS • LE SPECTRE DE CARTHAGE • LES PROIES DU VOLCAN • L'ENFANT GREC • LA TOUR DE BABEL • L'EMPEREUR DE CHINE • VERCINGÉTORIX • LE CHEVAL DE TROIE • **avec Rafael Morales** Ô ALEXANDRIE • LES BARBARES • LA CHUTE D'ICARE • LE FLEUVE DE JADE • ROMA, ROMA... • **avec Cédric Hervan, François Maingoval et Christophe Simon** C'ÉTAIT À KHORSABAD

SPARTACI FILIUS • L'ENFANT GREC en version grecque • AVEC ALIX • LA VOIE D'ALIX • L'ODYSSÉE D'ALIX 1 • **avec Christophe Simon** L'ODYSSÉE D'ALIX 2

LES VOYAGES D'ALIX

avec Pierre de Broche LA GRÈCE 1 - 2 • **avec Rafael Morales** L'ÉGYPTE 1 - 2 • **avec Gilles Chaillet** ROME 1 - 2 • **avec Marc Henniquiau** LA MARINE ANTIQUE 1 - 2 • POMPÉI 1 • **avec Jacques Denoël** LE COSTUME ANTIQUE 1 - 2 - 3 • LES ÉTRUSQUES 1- 2 • **avec Vincent Henin** CARTHAGE • JÉRUSALEM • PÉTRA • LUTÈCE • **avec Laurent Bouhy** ATHÈNES • **avec Cédric Hervan** PERSÉPOLIS • **avec Jean Torton** LES MAYAS 1 - 2 • LES AZTÈQUES • LES INCAS • **avec Cédric Hervan et Yves Plateau** LES JEUX OLYMPIQUES • **avec Éric Lenaerts** • LES VIKINGS

LEFRANC

LA GRANDE MENACE • L'OURAGAN DE FEU • LE MYSTÈRE BORG • **avec Bob de Moor** LE REPAIRE DU LOUP • **avec Gilles Chaillet** LES PORTES DE L'ENFER • OPÉRATION THOR • L'OASIS • L'ARME ABSOLUE • LA CRYPTE • L'APOCALYPSE • LA CIBLE • LA CAMARILLA • LE VOL DU SPIRIT • **avec Christophe Simon** LA COLONNE • EL PARADISIO • **avec Francis Carin** L'ULTIMATUM • **avec Michel Jacquemart, Erwin Drèze et André Taymans** LE MAÎTRE DE L'ATOME

LES VOYAGES DE LEFRANC

avec Régric L'AVIATION 1 - 2

JHEN

avec Jean Pleyers L'OR DE LA MORT • JEHANNE DE FRANCE • LES ÉCORCHEURS • BARBE-BLEUE • LA CATHÉDRALE • LE LYS ET L'OGRE • L'ALCHIMISTE • LE SECRET DES TEMPLIERS • L'ARCHANGE

LES VOYAGES DE JHEN

avec Benoît Fauviaux et Yves Plateau LES BAUX DE PROVENCE • **avec Nicolas Van de Walle** CARCASSONNE • **avec Yves Plateau et Nicolas Mengus** HAUT-KŒNIGSBOURG • **avec Yves Plateau** PARIS 1 • **avec Enrico Sallustio** VENISE

KEOS

avec Jean Pleyers OSIRIS • LE COBRA • LE VEAU D'OR

ORION

LE LAC SACRÉ • LE STYX • **avec Christophe Simon** LE PHARAON

LOÏS

avec Olivier Pâques LE ROI-SOLEIL • LES LOUIS D'OR

LES VOYAGES DE LOÏS

avec Jérôme Presti et Olivier Pâques Versailles 1

N001
ISBN : 978-2-203-32936-2

9 782203 329362
Code prix : CA33